





VOYAGE

DES ESPAGNES

DE



DE



DE



A-144



V-64  
OP A-1111  
8A

W. 1761 note  
R. 2331

aucune édition de cette loi  
n'est indiquée dans Brunel  
Cependant celle-ci paraît bien  
être Elzer.

BRUNEL

Frautes 5 Hops melior  
Linde 360 fays & 6 Hops  
1/2 fays melior fortale  
25 fays

GFPP

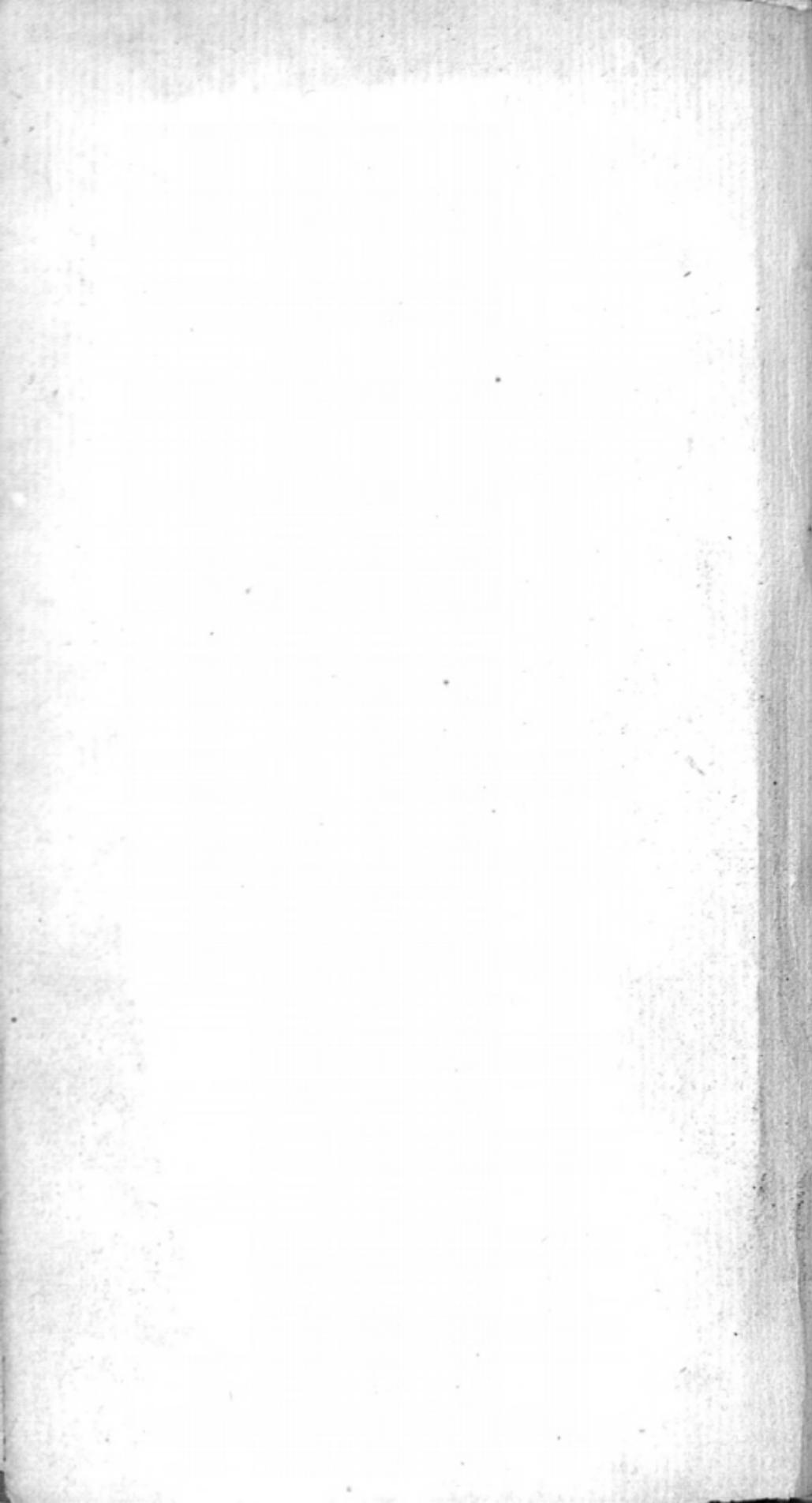
Dewalle

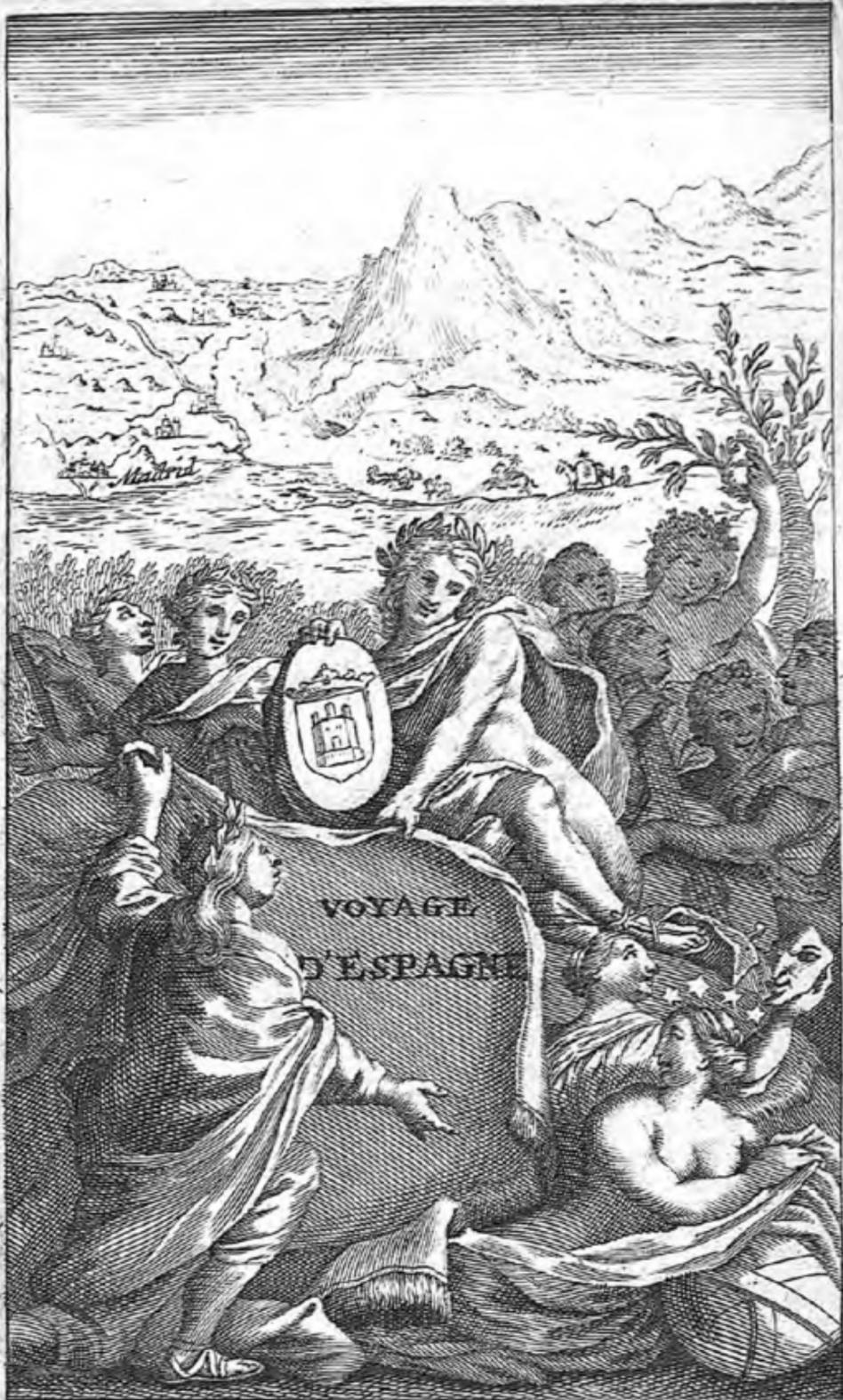
Bardon

90000

R

29358





A COLOGNE A<sup>o</sup> 1667.



V O Y A G E  
D'ESPAGNE,

C O N T E N A N T

Entre plusieurs particularitez de ce  
R O Y A U M E,

*Trois Discours Politiques sur les affaires du Protecteur  
d'Angleterre, de la Reine de Suede, & du  
Duc de Loraine :*

A V E C

Une Relation de l'Etat & Gouvernement de  
cette Monarchie ; & une Relation par-  
ticuliere de Madrid.

*Reveu, corrigé & augmenté sur le M. S.*



A C O L O G N E,  
Chez P I E R R E M A R T E A U, 1667.



## E P I S T R E.

*une vanité affectée, ny pour l'effet de la bonne opinion qu'un Auteur pourroit avoir de son Ouvrage, & qu'ainsi je ne dois point craindre de les marquer à V. A. R. non plus que d'en informer le public. Je ne puis neantmoins estre persuadé de tant de choses si avantageuses que par vostre glorieux suffrage, & pour en estre tout à fait convaincu, il faut que V. A. R. confirme par son jugement infailible, ce que ces Astrologues de bon succez ont jugé par leurs predictions incertaines. Mais elles m'ont toutesfois semblé si favorables à ce Livre, que j'ay crû que sa lecture ne vous déplairoit pas, & que j'en ay conceu assez de hardiesse pour ozer vous le presenter. Je serois infiniment heureux, si ma conjecture estoit suivie de la satisfaction de V. A. R. & si le souhait que je fais d'avoir occasion de pouvoir contribuer à son divertissement*

E P I S T R E.

*ment par l'impression de quelqu'autre  
Ouvrage, pouvoit estre une nouvelle  
marque du profond respect, avec le-  
quel je desire estre toute ma vie,*

M A D E M O I S E L L E,

D E V O S T R E A L T E S S E R O Y A L E,

Le tres-humble, tres-obeissant  
& tres-fidele serviteur.



AVER.



A

SON ALTESSE

ROYALE,

MADemoiselle.

**M**

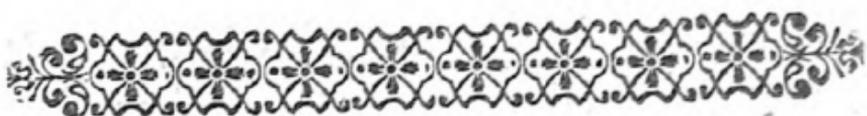
ADemoiselle,

*Ce Livre que j'offre à Vostre Altesse Royale, m'estant tombé entre les mains, comme un enfant trouvé sans le nom du pere, dont la reputation pust répondre de sa suffisance; je jugeay qu'il estoit à propos avant que de le produire, de faire tirer son horoscope, pour sçavoir principalement s'il pouvoit aspirer à l'honneur d'entrer dans le Cabinet d'une Princèsse, dont*

## E P I S T R E.

l'approbation ne promet pas moins à un Ouvrage que l'immortalité. Ceux qui ont dressé sa figure m'ont assuré que je ne devois pas hésiter à le faire paroistre, que les Dames ne le rebueroient pas, que les gens de Lettres le souffriroient volontiers, & que les Ministres des Princes, & ceux qui ont part au gouvernement des Estats, luy feroient tout le bon accueil imaginable. Ils m'ont dit mesme que plusieurs qui n'ont jamais esté en Espagne, seroient bien aises d'y aller par son moyen, que l'estime des honnestes gens seroit son partage, qu'il pourroit acquérir l'amitié des plus grands Potentats de l'Europe, & qu'enfin le Voyage que son Auteur a fait au delà des Pyrenées, seroit cause qu'il feroit le tour du monde, & qu'il y seroit connu de toutes les Nations. Comme ces témoignages sont estrangers, je pense qu'ils ne scauroient passer pour

une



# AVERTISSEMENT

A U

L E C T E U R.

**Q**UOY que ce Livre ne porte pas le nom de son Auteur, on n'a pas eu dessein de luy dérober le moindre rayon de la gloire, qu'un si bel Ouvrage luy peut donner: Mais comme il est inconnu au Libraire, & que sa Relation ne luy est tombée entre les mains, que par un effet du hazard, on n'a pu satisfaire la curiosité publique sur ce sujet. Cette confession ingénue doit persuader que celuy qui a reveu le Manuscrit, n'est pas alteré de reputation estrangere, ny d'humeur à mettre l'habit d'un autre, pour se parer de ce qui n'est pas à luy. Aussi veut-il bien qu'on sçache que sa suffisance ne va pas

## AVERTISSEMENT

pas jusques à composer des Livres, & que quand il en auroit le talent, il n'en auroit pas la demangeaison. Il a divisé celuy-cy par Chapitres, & recueilly au commencement de chacun les matieres principales, à la priere du Libraire qui l'a desiré, pour la facilité de ceux qui prendront le plaisir de le lire; & il n'y a rien fait davantage que corriger les fautes de plus de quarante Copistes, par la main desquels il avoit passé, & rectifier ce qu'ils avoient corrompu. Ainsi comme il n'aspire qu'à la gloire où un Correcteur d'Imprimerie pourroit honnestement pretendre; il n'ajoute pas qu'il y a changé beaucoup de termes surannez, plusieurs erreurs populaires, des expressions Provinciales, & des endroits dont la construction estoit vicieuse, qui sans doute estoient de l'Original, & dont le grand nombre est cause que l'Impression n'est pas si correcte qu'on le pourroit desirer, parce que la Presse rouloit dé-  
ja

## AU LECTEUR.

ja lors qu'on s'apliqua tout de bon à cette correction, & à le diviser par Chapitres. Si on l'eust donné au public avec moins d'empressement, on y auroit moins laissé de fautes. Celles de l'Autheur ne se peuvent attribuer à la precipitation avec laquelle il a écrit en voyageant, parce qu'elles paroissent trop naturelles, mais on peut dire à sa décharge, que depuis dix ans qu'il a écrit, la Langue s'est purgée d'une infinité d'erreurs, & de mauvaises façons de parler, & qu'il ne luy en seroit point tant échappé, s'il eust revu son Manuscrit luy-mesme, puis qu'on remarque dans tout le reste de sa composition, une narrative incomparable, un tour aisé, une maniere insinuante, une grace singuliere, des pensées agreables, & une propriété merveilleuse de ses expressions pour les matieres qu'il traite. Ces remarques sont bien plustost pour rendre quelque sorte de justice à ce glorieux

## AVERT. AU LECTEUR.

glorieux Inconnu, que pour faire valoir sa Relation. Elle se soutiendra d'elle-mesme, sans qu'elle ait besoin d'Eloges, puisque les Ouvrages doivent tirer de leur bonté propre, leur louange la plus effective.



VOYA-



# VOYAGE

## D'ESPAGNE.

### DEPART DE L'AUTEUR.

*Son dessein & sa maniere d'écrire. Description de saint Jean de Luz, & de la Riviere de Bidassoa. Misere du pays des Basques & de la Langue qu'on y parle.*

### CHAPITRE PREMIER.

**A** Nostre sortie d'Italie, l'an mil fix cent cinquante-quatre, nous devions passer en Espagne, mais parce que Monsieur de . . . . . avoit resolu que Monsieur de . . . . . son second fils feroit le Voyage, & qu'il nous avoit ordonné de l'attendre à Montpellier où il luy avoit commandé de se rendre, de la maison d'un Gentilhomme de Xaintonge, où il avoit esté quelques mois, nous fûmes obligé del'y attendre. Il ne nous y joignit qu'à la fin du mois de Decembre. La rigueur de la saison nous fit resoudre à y passer l'hy-  
A ver,

ver, & de remettre nostre voyage au commencement du Printemps; mais parce qu'au mois de Mars, il fait deja beau en Languedoc, nous en partismes le fixième. Je ne m'amuseray pas à décrire tout ce que nous vîmes dans cette agreable Province, ny à raconter tout ce que nous en apprimes de considerable, en la traversant presque d'un bout à l'autre, non plus qu'à parler de la Guyenne par où nous passâmes, ny de Bayonne où nous prîmes nos mesures pour sortir de France. Comme nous ne fîmes cette traitté que pour aller en Espagne, je luy reservay toute ma curiosité, & je ne commençay à charger mes tablettes de remarques, que lors que je fus sur la frontiere de ce Royaume. Pour ne pas oublier quantité de particularitez que j'y ay apprises, du pays, des mœurs, du gouvernement, & de l'estat present de cette imperieuse Nation qui l'habite; je veux faire icy un extrait de tout ce que j'ay couché sur divers broüillons, pendant nostre sejour à Madrid. Mais il faudroit que je démêlasse la confusion mesme, si je voulois y apporter quelque ordre. Tout y paroistra de la façon que je l'ay veu & que je l'ay appris, & s'il y a souvent des repetitions, c'est que je n'entreprends pas un ouvrage lié, & que je veux laisser courir ma Relation, selon les objets, les lieux, les temps, les personnes, les compagnies, les entretiens, & les reflexions qui se sont presentées à mon esprit.

esprit. Roulant sur tant de matieres, & non seulement sur ce qui j'ay veu, & qui nous est arrivé, mais aussi sur tout ce que j'ay ouïy, & dont j'ay tafché de m'informer le mieux qu'il m'a esté possible; Ce ne sera pas merveille, s'il y a des endroits, où je diray peut-estre des menfonges sans mentir, & d'autres où j'erreray sans croire de faillir; mais ne destinant cét écrit qu'à ceux qui en ont veu jetter les fondemens & assembler les materiaux, & qu'à nous servir des memoires, d'une partie de cette vie que nous employons depuis six ans, à étudier le monde en la vraye & grande escolle, qui est le voyage; les méprises & les beveües qui s'y trouveront, & que j'ay commises, ou qui m'ont este données, feront des taches qui ne paroistront pas, & dont nous pourrons nous défaire à mesme temps que nous les reconnoissons. Que si par hazard il tomboit entre les mains de quelques autres, ils en pourront prendre le certain & le fort, & laisser le douteux & le foible, sans se prendre à moy de ce qui n'est pas escrit pour eux. Cependant j'ay tafché de ne pecher par moy-mesme ou par autruy, que le moins qu'il m'a esté possible & ce que je marquois le soir, selon les divers objets & les diverses compagnies que j'avois veües le jour, je le repassois le lendemain, pour m'en enquerir des personnes que je croyois me pouvoir détromper, si j'avois esté mal informé, & me donner de meilleures lumieres, si

celles que j'avois eües n'estoient pas legitimes. Suivant cette methode, j'ay satis-fait bien ou mal à la curiosité que j'avois de connoistre chez soy cette altiere & prudente Nation, qui n'en fort gueres que pour commander aux autres, & en assurer l'obeissance à son Roy, par des Garnisons & des Colonies qu'il envoie aux places qu'il tient au vieux & nouveau Monde, & par le moyen des Gouvernemens & des Magistratures qu'il luy donne, exclusivement à tous ceux des pays où il les distribue.

Estant resolu d'y entrer du costé de S. Sebastien qui est le plus aisé, pour le faire avec plus de seureté, nous fûmes coucher au dernier Bourg de France qui se nomme S. *Jean de Luz.* Comme il fait tout le commerce d'entre ces deux Frontieres, il vaut une bonne Ville, car il est grand, vaste, riche & bien basti. On estime fort les matelots, qu'on entire pour la pesche des moruës & des Baleines. Nous y trouvâmes des Flamans qui en avoient loüé une cinquantaine pour les employer aux Terres-neuves. On commence à s'appercevoir des Bayonne, que l'humeur de ces peuples tient un peu de celle de ses Voisins, & qu'ils sont rogues & peu communicatifs avec l'Estranger; les femmes y marchent couvertes de leurs cotillons qu'elles se jettent sur la teste & découvrent leurs fesses, pour cacher leurs joües. Nous n'avions le lendemain à faire que deux lieües  
pour

pour estre dans les terres du Roy d'Espagne, & nous découvristes d'assez loin Fontarabie, qui est une forteresse sur l'embouchure du Bidassoa, qui est un Fleuve ou plustost un Torrent qui separe les deux Royaumes. Il est assez large a l'endroit où on le passe, qui est marécageux, & qui se grossit & se diminuë par le flux & le reflux. Quand il est bas, il est guayable en beaucoup d'endroits. Sur son bord est Andaye, petit bourg ou village, qui est vis à vis de Fontarabie, & n'en est separe que par l'eau du Bidassoa. Il faut aller chercher la barque plus haut, nous eufmes de la peine à la trouver, n'ayant pas pris le chemin droit par la Poste, à cause que le Maistre fait ce qu'il peut pour jouër quelque mauvais tour à ceux qui voyagent sur leurs chevaux. Les droits de la Barque sont à moitié aux François, & à moitié aux Espagnols. Ceux-la, tirent le payement quand on passe en Espagne, & ceux-cy le touchent de ceux qui vont en France, mais de tous les deux costez on rançonne également le passager. Il y a autant de communication sur cette Frontiere que s'il n'y avoit point de guerre entre les deux Nations, aussi n'a telle pas besoin qu'elles'y fist, car la desolation y seroit aussi-tost universelle. C'est un pays pauvre & montagneux, où il ne croist que du fer, tant ce qu'en tient la France, que ce que l'Espagnol en possede, qui en est la plus grande partie.

Et qui se nomme *Biscaye*. On y parle une Langue qui n'est entendüe que de ceux du pays, aussi est elle si pauvre, qu'un mesme mot signifie plusieurs choses, & qu'elle ne peut par cette raison estre receüe dans le commerce; on ne l'écrit point, & les petits entans apprennent à l'escole le Castillan ou le François, selon le Roy auquel ils sont Sujets.

---

*Passage de l'Authheur à Iron, description de S. Sebastien, de son Port & de sa Rade. Cause de l'exil du Marquis de Sainte Croix, General de l'Armée Navale d'Espagne en 1653. Qualitez, charges & inclinations du Baron de Batticeville.*

### C H A P I T R E I I .

**C'**Est une surprise bien grande que dès qu'on est au delà du Bidassoa, on n'est plus entendu si l'on ne parle Espagnol, au lieu qu'un moment auparavant on s'aydoit du François. Apres avoir fait un demy quart de lieuë, on trouve Iron, premier bourg appartenant au Roy d'Espagne; on ne demande ny passeport ny raison de ce qu'on y vient faire, & on eust dit qu'il n'y avoit aucune guerre ny défiance. L'Alcalde vient seulement demander deux reaux, comme un droit qui luy est deu; mais au retour, & lors que l'on veut passer en France, on n'en use pas avec cette mesme retenuë. On nous traitta

traitta au logis de la Poste, de mesme que nous l'avions esté en Italie sur le chemin de Naples, & encore plus maigrement. De petits plats remplis de petits morceaux nous faisoient desesperer de pouvoir nous rassasier, mais il en vint assez pour nous contenter; car on sert plat apres plat. Quand il fallut payer on nous écorcha, & nous fumes contraints de donner quatre escus pour un repas qui n'en valoit pas un. Au travers de beaucoup de Montagnes qui font un chemin assez incommode & pierreux, nous allasmes ce mesme soir coucher à S. Sebastien, on en est auprès sans le voir, y ayant une grande butte de sable qui le couvre; quand on l'a passée, on voit cette Ville au pied d'une montagne qui la deffend de la Mer, bien que presque des deux costez elle l'embrasse de ses ondes qu'elle pousse assez avant pour y former un port; Mais pour y assurer les Vaisseaux, on y a fait un reduit en forme de bassin, où ils viennent à costé de la Ville, & au pied de la montagne qui les couvre du vent & de la tempeste, bien qu'il n'y ait aucune apparence qu'ils y puissent estre maltraitez par l'orage, on nous dit qu'il s'estoit neantmoins veu des temps si estranges qu'ils avoient fracassé jusques aux Navires qui estoient à l'ancre dans le Port. Il est vray que ceux qui y entrent ne font pas des plus grands, car il n'y a de l'eau que pour les barques & les chaloupes. Les Vaisseaux de

S. Se-  
bastien.

guerre se tiennent au Passage qui est un autre port ou plage à un quart de lieuë de cette Ville, tirant vers Fontarabie, c'est où le Roy d'Espagne tient son Esquadre de Vaisseaux dans la mer Oceanne, elle n'est pas à present en fort bon estat. Elle revint de Bordeaux assez delabrée, & on ne travaille point à la raccommoder faute d'argent.

Au devant de S. Sebastien, on void sur le sable un grand Vaisseau commencé, & qui devoit servir d'Admiral, ce seroit un beau bastiment s'il estoit achevé, on nous, apprit qu'il est en cét Estat depuis long-temps, & qu'on y a dépenfé plus de millions qu'il n'en faloit pour une douzaine de telles fabriques, mais que ceux qui les ont dépenféz ont profité de la meilleure partie.

*Bil-  
bao.*

*Bilbao*, & Sainct Sebastien sont les principaux Ports que tient le Roy d'Espagne en la Mer Oceanne. On parle encore de *la Coru-gna*, qui est celuy où se tient trop long-temps le Marquis de Sainte Croix, pendant que Bordeaux estoit sur le point de se remettre sous l'obeissance de son Roy, s'il ne le secourroit.

*Le  
Mar-  
quis de  
Sainte  
Croix,  
Gene-  
ral de  
l'Ar-  
mee  
Nava-  
le d'Es-  
pagne.*

Il ne pouvoit choisir un lieu plus propre pour le rafraichissement de sa flotte, puisqu'il n'y a point d'endroit en toute cette coste, où il croisse plus de citrons & d'oranges. Aussi s'en fait il un grand trafic en France, aux Pays-bas, & en Angleterre. S'il y eust plus de contentement qu'il n'en eust eu à combatre Monsieur de Vandosme, il le paye chere-ment,

ment, car il est en prison depuis son retour d'un si bel exploit. Saint Sebastien est situé dans un pays fort petit qu'on nomme *Guipuscoa*, le commerce y attire beaucoup de monde, bien que ce ne soit qu'une petite ville, elle est fort ramassée & extrêmement peuplée, plusieurs familles demeurent en une même maison, & un marchand étranger est contraint d'y loger chez un bourgeois, ne pouvant tenir maison entière. Il y a quantité de Flamans qui sont obligés d'y vivre de cette façon. Ce qui a introduit cette coutume, c'est qu'au commencement qu'ils y ont trafiqué, ils ont donné par libéralité & pure gratification, un pour cent à leur hôte, de toutes les marchandises qu'ils vendoient. Et pour se conserver ce profit, ils ont fait cet ordre qui a causé un procez à quelques-uns d'eux, qui ne le veulent pas observer. Ce qui me plaît davantage de cette ville, est que les rues y sont larges, fort droites & tres-bien pavées d'une pierre qui est comme celle de Florence. Le principal revenu de tout ce pays, se tire de quelques mines de fer. Il y en a de si riches, & d'un métal si pur, qu'elles en peuvent fournir toute l'Europe. Les laines de la vieille Castille s'y embarquent aussi en bon nombre de sacs & de balles, qu'en envoient les Marchands de divers lieux. Le Baron de Batteville, Gentilhomme Francomtois, en est Gouverneur, & de tout le *Guipuscoa*. Il s'y tient à present, & bien qu'il ait rendu

*Droit des Bourgeois de S. Sebastien, sur les Marchands étrangers.*

*Le Baron de Batteville.*

de bons services à l'Espagne, & particulièrement dans les troubles de Guyenne, & qu'il ait si bien pris l'humeur Espagnole, qu'il en a comme oublié sa Langue & son pays; on ne laisse pas de luy envier beaucoup cét employ auquel est joint celuy de General des Vaisseaux. Nous le fûmes voir, & il nous receut assez bien, mais il ne nous rendit point la visite, & nous en partîmes sans luy dire adieu. Nous y sejournaſmes près de trois jours, & y passâmes les Fêtes de Pasques. Nous avions esté recommandez à un fort honneſte Marchand, qui l'apresdinée, nous mena à un Convent de Religieuses où nous ouïſmes une pitoyable Muſique. Un Bourdelois qui est au Baron de Bateville, connoiſſant quelques-unes de ces chaſtes renfermées, leur fut parler apres la Muſique, & elles le prierent de nous mener à leur parloir, ſouhaitant de nous voir & de nous entretenir. Mais comme nous n'entendions point encore la Langue, nous nous en excuſâmes. Leur Convent est ſur une hauteur d'où l'on peut fort bien battre la ville qui est vis à vis, & le Château ou Citadelle qui est ſur le haut de la montagne, au pied de laquelle est la ville, ſert plûtoſt de guerite pour la découverte, que de déſenſe à cette Place.

*Incommodité des Voyageurs en Espagne. Misere des Hostelleries, & leur salleté agreablement decrite. Mauvais giste de l'Autheur & de sa Compagnie. Passage du Mont S. Adrien. Situation de Vittoria.*

### CHAPITRE III.

**L**E Mardy apres Pasques, ayant esté traitez par nostre Marchand, nous nous mêmes en chemin pour nous rendre à Madrid, & faire quatrevingt-quatre lieuës d'une traite. Nous ne passâmes qu'un pays sec & montueux, & nous nous apperceûmes que nous traversions le sommet des Pyrenées de ce coste-là, qui fendent presque l'Espagne, comme l'Apenin, l'Italie. Il nous falût bien-tost apprendre à voyager à la mode du pays, qui est d'aller acheter en divers lieux ce que l'on veut manger. Nous avions sejourné à S. Sebastien, en partie pour nous y pourvoir d'un *Moço de mulas*, c'est à dire d'un valet ou Voiturin, pour nous guider jusques à Madrid, & qui eut soin d'acheter nos vivres, & d'en porter la provision. On nous demanda quarante escus pour le voyage d'un de ces Faquins, & comme nous vîmes qu'ils estoient si chers, nous nous resolûmes à n'en point prendre, & à nous guider nous mesmes par nostre industrie. Tellement que ce fut moy qui fis par tout le *Moço de mulas*. Voicy en

quoy consiste sa charge, & de la façon que l'on vit en Espagne. Dès qu'on est arrivé à l'Hostellerie, on demande s'il y a des lits, & apres s'en estre pourveu, il faut ou donner la viande cruë que l'on porte, à cuire, ou bien en aller acheter à la boucherie. Si l'on trouve quelque chapon, poule ou perdrix, on tâche de s'en accommoder. On nous disoit que de ces derniers animaux, nous en mangerions quantité, & de bien plus gras & grands & de meilleur goût que ceux de France, mais nous n'en avons jamais trouvé qu'un, qui de plus n'avoit pas tous ces avantages. Le meilleur est de porter de la viande dans ses besaces, & d'acheter & faire provision de ce que l'on trouve au lieu où l'on est, pour le lendemain. Lorsque l'on est à la taverne, il faut aller acheter, pain, vin & œufs, car tout cela est en party; & il n'est permis qu'à ceux qui en ont affermé le droit d'en vendre. L'impôt y est si grand, que l'on paye au Roy pour un œuf, un *quarto*; qui vaut deux liards, tellement que presque dans toute la Castille un œuf couste un sol. C'est une pitié de voir ces tavernes, on a assez disné quand on en a veu la salleté. La cuisine est un lieu où l'on fait le feu au milieu, sous un grand tuyau ou cheminée, d'où regorge la fumée avec une telle épaisseur, que souvent on croit estre dans quelque renardiere, d'où l'on veut faire sortir la beste qui s'y retire. Une femme, ou un homme qui ressemblent à des

*Chapon  
d'Espa-  
gne.*

*Misere  
des Ho-  
stelle-  
ries.*

gueux pouilleux & couverts de haillons, vous mesurent le vin qu'ils tirent d'une peau de bouc ou de pourceau, dans lequel ils le tiennent & qui leur sert de cave & de tonneau. Souvent il sent la peau & la poix à pleine gorge, & le meilleur vin devient un breuvage defagreable. Le blanc est une liqueur ardente, & qui ressemble à de l'eau de vie. Mais il ne porte point son eau, & pour peu qu'on y en mette, il devient insipide & sans force. Tout ce que je viens de dire montre qu'on est assez mal en Espagne; mais je puis bien assurer que nous ne l'avons pas tant esté, que je l'avois bien crû; sur tout dans la Biscaye, bien que ce soit un pays plus maigre, & moins fertile que la Castille. Il est vray qu'estant Frontiere, il n'est pas tant chargé de subsides, & que le peuple y est plus libre. Aussi trouve-t'on quelque chose dans les logis, mais on le fait payer au double. A une journée & demie de S. Sebastien, il nous falut passer une assez grande Montagne, qu'on nomme le Mont S. Adrien. *Mont Saint Adrië.* Elle n'est pas du plus rudes ny des plus affreuses, mais ce que j'y trouve de remarquable, est qu'au haut il y a comme une cresteau dos du rocher, qui empesche absolument de la passer, & que la nature sembloit avoir mise pour une separation fixe & insurmontable, entre la Biscaye & la vieille Castille. Aussi a-t'il falu en ouvrir le passage à force de marteaux, de ciseaux, ou de mines;

nes ; car on a percé le rocher, & on marche trente ou quarente pas dans l'ouverture qu'on y a faite. Il y a une maison qu'on y a bastie, qui ne peut manquer d'estre bien couverte, puis qu'elle l'est, par une si grande masse de rocher. Ayant franchy ce merveilleux passage, on descend dans la vieille Castille, où l'on trouve un peu plus de plaine, bien que la fertilité n'en soit gueres plus grande. Nous eûmes ce jour là autant de peine que nous en avions eu au passage du Mont S. Godard, la nuit nous ayant surpris au milieu de la descente, & pour surcroît de malheur, nous ne trouvasmes pas où loger au premier village. Ce qui nous vint fort mal, car un de nos chevaux estoit deferré des deux pieds de devant. Il falut neantmoins aller chercher gîte en un autre miserable lieu, où nous fûmes conduits par l'hoste mesme, qui n'avoit que du pain & du vin à nous donner & deux lits, dont les linceuls & les matelas ne nous obligerent point à quitter nos habits. Nous commençasmes dès lors à estre dans le plus fin de l'Espagne, puisque nous nous trouvions dans la vieille Castille, où est Valladolid, qui a servy longtemps de siege aux Roys. Tout le pays n'est que sable & petits tertres peu fertiles, qui souvent sont entrecoupez par des montagnes chaperonnées de rochers. On trouve de temps en temps de bonnes plaines, & des vallées qui fournissent aux habitans les denrées

rées nécessaires pour leur entretien. Mais en nulle part je n'ay veu une terre moins diversifiée par des jardinages. Je ne sçay si c'est que le terroir n'y est pas propre, ou que les habitans ne font pas assez laborieux pour en prendre le soin. En approchant de Vittoria, qui est la premiere ville de Castille, nous traversâmes la plus jolie plaine & la mieux cultivée que nous avons rencontrée. Cette petite ville est située au bout de cette plaine, & à ce que nous vîmes elle est assez agreable. Nous nous y reposâmes un demy jour, tant pour faire ferrer nos chevaux, que pour rendre une lettre que nous avions au Maistre de la Douïanne, de qui nous esperions avoir les adresses nécessaires, pour suivre seurement nostre chemin. On parloit de voleurs, & au delà de Burgos, on avoit tout fraîchement commis un grand vol. Cette lettre nous vint fort à propos, car jusqu'icy, on ne nous avoit rien dit, ny pour nos hardes, ny pour nos chevaux; mais on nous assura que si nous eussions seulement passé la porte sans avoir pris un billet de la Douïanne, tout nous auroit esté confisqué; heureusement pour nous, la lettre que nous avions à donner, s'adressoit à celuy qui est le Fermier du Roy pour tous ses droits. Dès qu'il l'eut receüe, il nous visita, & non seulement il nous fit avoir un bon passeport, mais de plus, il nous regala de vin, de chapons, & de langues de bœuf; ces presens nous servirent bien

en

en chemin, car en ayant garny nos besaces, nous y eufmes recours en cas de necessité. La civilité de cét Espagnol nous plût infiniment, & nous fit à tous juger que sa Nation est plus genereuse que l'Italienne, bien qu'elles soient également interessées, & aussi peu communicatives l'une que l'autre.

*Arrivée de l'Autheur à Burgos. Description de cette ville. Civilité d'un Marchand. Difficulté de l'Autheur à s'exprimer en Espagnol. Titres qui se donnent aux personnes en cette Langue. Chasteau de Lerma.*

#### C H A P I T R E I V.

**L**E premier Avril, nous fûmes disner à *Miranda*, coucher à *Pancorbo*, & le lendemain nous en fîmes autant à *Birbiesca*, & à *Monasterio de Rodillas*. Le 3<sup>me</sup>. jour du mesme mois, nous arrivâmes à *Burgos*, qui est la principale ville de Castille, & si considerable dans les estats des deux Castilles, qu'elle y possède le premier rang, bien que Toléde le luy dispute. Nous n'avions point esté incommodé du chaud depuis nostre départ, mais je vous assure que nous le fûmes beaucoup ce jour là du froid. Il faisoit une bise si cruelle, qu'elle geloit tout, & mesme nous trouvâmes de la glace en beaucoup d'endroits. Aussi *Burgos* est la plus froide ville d'Espagne, estant située au pied d'une assez grande montagne. Elle a

esté

esté autrefois fort marchande, mais depuis peu, elle a presque perdu tout son commerce. Elle n'est pas fort grande, mais ce qu'on y voit de plus beau, est l'Eglise & l'Archevesché, qui pour l'Espagne sont des Chefs-d'œuvre, car on y bastit généralement assez mal, en des endroits par pauvreté, en d'autres faute de pierre & de chaux, ce qui fait que par tout & à Madrid mesme, on voit beaucoup de maisons de terre. Et ceux qui y bastissent le mieux le font avec de la brique, qu'ils lient avec de la terre au lieu de chaux. Un autre ornement de *Burgos*, est un Pont large & fort commode, qui va du fauxbourg à la ville. On tient que ses habitans parlent le meilleur Castillan de toute l'Espagne. Il est certain que de son territoire il sort de tres bons Soldats, & que le Roy n'a gueres d'endroits d'où il en tire plus. Nous y receûmes une civilité toute extraordinaire d'un Marchand pour qui nous avions une lettre du Douïannier de *Vittoria*, Il ne se mit pas seulement en peine de nous faire trouver compagnie pour Madrid à cause du danger des voleurs; mais de plus voyant que nous estions en un logis où nous serions maltraitez. Il nous mena faire un tour par la Ville, & nous conduisit chez soy, où il nous donna à disner avec beaucoup de franchise, qui valoit mieux que tout ce qu'il mist sur la table. On ne sert que plat apres plat, & on commence par la soupe qui est un peu de bouillon, avec deux ou trois petites

*Civilité d'un Marchand.*

*Ordre du service de table.*

tites tranches de pain. On sert à chacun une petite coupe ou écuelle de terre faite en forme de gobelet, le poivre & le saffran rehaussent si fort le goût de la menestre que l'on a peine à la manger. C'estoit un Samedi, & comme l'on mange en ce pays, ce jour là, les foyes, les cœurs, les poulmons, les pieds, la queuë & la teste des bestes, nous fûmes servis de quelques uns de ces mets. Enfin nous le fûmes beaucoup mieux que si nous eussions deu courir les tavernes pour nous acheter de quoy manger. De plus il nous défraya de si bonne grace, que nous fûmes surpris, car avec beaucoup de liberté, il nous mena dans la chambre, où estoit mis le couvert, & où sa femme estoit au lit malade de la fièvre quarte. Ce jour là je fis tres suer ma memoire, pour en tirer tous les mots espagnols, qui pouvoient y estre cachés depuis que nous l'estudions à Florence; & dès que je rencontrois quelque terme de civilité, je le repetois si souvent, qu'on voyoit bien que j'estois en grande difette de complimens. Monsieur de P..... disoit de fois à autre quelque mot, & Monsieur de S..... se teut tousiours. Tellement que tout le faix de l'entretien tomboit sur moy, qui ne m'en pouvois gueres bien démêler, sur tout quand la femme commença à luy parler de son lit. Je ne sca-vois si je devois la traiter de *Vuestra merced*, ou de *Vuestra semoria*, & j'estois si embarrassé,

Diffi-  
culté  
de  
l'au-  
teur à  
s'expri-  
mer en  
Espa-  
nol.

fé, que souvent croyant que le premier ne convenoit qu'aux hommes, j'en rougissois comme d'un grand peché, & je me repre- nois aussi-tost en disant le second, qui ne se donne qu'aux personnes de qualité, car *Vuestra merced*, est icy de tout genre, & y est si commun, que les palfreniers & les gueux s'en honnorent l'un l'autre. Mon re- fuge fut de boire à sa guerison, en disant *Sen- nora a la salud de . . . .* (J'hesitay en cét en- droit ne sçachant de quel mot me servir, & je crois que je me servis de tous deux *que Dios le dia prompta guarison.*) Je ne sçay si elle m'entendit, car à present j'ay appris que ce dernier mot n'est pas espagnoï. Mais je sçay bien que je commis une grande incivili- té, car je mis la main au chapeau, ce qu'on ne fait point icy quand on est à table. Apres nous estre mieux escrimés des dents que de la langue, il falut nous retirer, & à la façon du pays le Maistre sortit le premier, car si l'on se boutonne icy à rebours, on y observe *l'introi- tus domini, & l'exitus alieni* d'une autre façon, & on dit que le Maistre sort le premier, pour en accompagnant l'estranger, le laisser der- riere soy toujours patron de la maison. J'ou- bliay de faire le compliment d'adieu à la femme. A nostre retour au logis où nous avions mis pied à terre, nous trouvâmes que la veuve chez laquelle nous estions lo- gez estoit yvre, surquoy je diray qu'en Al- lemagne je n'ay pas veu tant de femmes qui se

*Cere-  
monie  
con-  
traire  
à celle  
de  
Fran-  
ce.*

se soulaffent, que j'en ay rencontré au de-  
 ça de Pyrenés. Celle-cy n'a esté que la se-  
 conde, qui apres s'estre gorgées de vin qu'on  
 envoie prendre à la taverne, s'en venoient  
 piffer à l'escurie devant tous ceux qui y e-  
 stoient. Nous fûmes voir avec nostre Mar-  
 chand un Hospital, un Convent, & une  
 Eglise, où il y avoit un Crucifix merveil-  
 leux à ce que l'on dit. Les Moines y atten-  
 dent les passans avec un autre Crucifix d'ar-  
 gent avec lequel ils en cherchent, le presen-  
 tant à baiser, & à mesme temps le plat pour  
 recevoir l'aumône: comme nous n'estions  
 guerés accoustumez à cette double action  
 de porter les levres à un endroit, ou l'on ne  
 sçait qui a frotté son groin, & de mettre  
 en mesme temps la main à la bourse, mais  
 chacun de nous la porta a detourner ce pe-  
 tit Dieu d'argent qu'on nous avoit deja mis  
 sous le nez & voyant que nostre Marchand  
 s'en scandalisoit, je luy demanday si c'estoit  
 icy la coustume de presenter le Crucifix  
 à baiser aux passans, & qu'en nostre pays  
 on ne le presentoit point qu'à ceux qu'on  
 alloit pendre ou qui alloient mourir: Ain-  
 si je sauvay nostre action qui ne leur paroif-  
 soit pas de bon Chrestiens, car le monde  
 est icy encore plus scrupuleux & moins  
 éclairé qu'en Italie; jusques là qu'en un en-  
 droit où nous ne saluions pas toutes les  
 Croix, on nous cria que nous n'estions pas  
 Chrestiens; mais si on vouloit les saluer, on  
 auroit

auroit beaucoup à faire à cause de la grande  
 quantité qu'il y en a, en mesme temps  
 qu'on en découvre une, on en voit auprès  
 une vintaine d'autres de diverses tailles.  
 Chaque Eglise à une famille de ces croix qui  
 sont plantées en diverses postures tout au  
 tour & on les prendroit quelquefois pour  
 une pallissade qui doit servir à les deffendre.  
 Elles sont presque toutes de bois, & au lieu  
 qu'en Allemagne, en France, & en Italie,  
 on les voit avec un grand chapiteau, celles-  
 cy n'ont point de bout où repose la teste du  
 Crucifix. Tellement qu'on diroit qu'on à  
 coupé la teste à toutes ces croix. En leurs  
 images ils peignent les saints & Jesus Christ  
 avec un visage d'Espagnol. Et je m'attens de  
 rencontrer en quelque endroit une Vierge  
 qu'on aura habillée d'un vertugadin ou gar-  
 dinfante qu'on voit icy aussy communs &  
 aussy grands que les couverts des maisons.  
 Bien que nous fussions presque résolu de  
 coucher à *Burgos*, nous changeâmes d'a-  
 vis presque aussi-tost que nous eûmes  
 quitté nostre Marchand, sur ce qu'on  
 nous dit que nous trouverions à trois lieues  
 de cette ville un tres-bon logis; les valets  
 estant allez promener penserent nous en em-  
 pêcher l'execution. Car comme l'un d'eux  
 estoit entré dans l'Eglise avec ses esperons,  
 on luy ferma les portes pour en avoir de l'ar-  
 gent, de mesme qu'on nous voulut faire  
 au Palais à Thoulouse, mais enfin il s'en tira  
 &

& revint. Nous montâmes aussitôt à cheval, & dès que nous fûmes hors de la ville, nous manquâmes le grand chemin ; un prestre qui nous en avertit nous assurant que c'estoit le mesme d'aller au lieu d'où il estoit, fit que nous le prîmes pour guide, mais nous fûmes tres-mal logez. Le lendemain avec la pluye & le froid, nous fumes dîner à *Ler-*  
*steau de ma*, & y sejournaâmes tout le reste du jour,  
*Lerma.* y ayant trouvé une assez bonne maison. Monsieur P . . . . coucha au lit où avoit dormy le Duc de Lorraine. Nous fûmes voir la maison du Seigneur, qui passe pour la plus belle d'Espagne apres l'Escorial. C'est un vaste bastiment, mais assez mal entendu, & qui n'est accompagné ny de jardin ny de plantage pour la promenade. Comme c'estoit le dimanche de *Quasimodo*, nous trouvaâmes tous les Habitans du bourg qui y estoient assembles, & beuvoient entr'eux dans une grande salle. Dès que nous y entraâmes, on vint fort civilement nous presenter à boire, & le *Corregidor*, qui est l'Officier du lieu, nous vint entretenir & nous fit voir quelques chambres de ce Palais.

*Arrivée de l'Autheur à Madrid. Pourquoi les François sont appelez Gavaches. De la Maison du Roy, De ses Hallebardiers ou Gardes du Corps. Prisons superbes. Les espagnols mauvais Comédiens,*

## CHAPITRE V.

**E**stant partis le cinquième du courant de *Lerma*, nous arrivâmes le neuvième à *Madrid*, où nous souhaitions avec passion d'estre, tant pour y jouyr de quelque repos, que pour passer dans un plus doux climat, car dans toute cette *Castille*, nous n'avions eu que froid, pluye & vent, & le pays y est si sauvage, que quand nous découvrions quelque endroit moins inculte, nous en approchions avec joye. Je ne vous sçaurois dire la quantité de pelerins François qui alloient ou qui venoient de saint Jacques en Galice. Ce sont eux qui font que les espagnols nous nomment *gavachos*, puisque c'est une marque qu'en France nous avons bien du monde & bien faineant, de venir ainsi border les chemins d'Espagne. L'ignorance, la gueuserie & la piperie du temps au fait de Religion, sont cause de ce desordre, & qu'il meurt en Espagne toutes les années, je ne sçay combien de pauvres pelerins, qui n'y sont pas receus comme en Italie, car icy ils n'ont dans les Hospitaux que le couvert. Le plus joly bourg

*Pourquoy les François sont appelez gavaches.*

que

que nous vîmes en chemin fut *Aranda de Duero*, où nous nous préparâmes pour passer le septième la Montagne de *Samosierra*, qui separe la vieille Castille d'avec la nouvelle, où est *Madrid*. On nomme ces passages *Puertos*, tout de mesme que si c'estoit quelque Riviere qu'on deust passer en bateau ou à gué, & au commencement nous y avons esté trompez, croyant que ce seroit quelque Torrant fascheux. Ce jour là nous eûmes pluye, grêle, neige & vent, & ne reconnûmes point que l'Espagne fût plus chaude que les autres pays; puisque nous nous sentions glacez en une saison si avancée, & au milieu des deux Castilles. On ne quitte les montagnes qu'à trois ou quatre lieues de *Madrid*, d'où l'on voit encore leurs sommets blancs. La plaine où elle est située, n'est pas fort égale, & l'on ne trouve qu'enfonceures de demy quart en demy quart de lieue. Le terroir n'est garny d'aucun arbre; du costé que nous en approchâmes il est cultivé, mais il ne semble pas fort bon, n'estant que sable & terre legere, hormis quelques costeaux & quelques décentes, un peu de bois & beaucoup de pierres. Nous avions eu partout bon chemin, aussi dit-on que la mauvaise terre le produit, & quand nous demandions celuy de *Madrid* qui est droit & large, on nous disoit avec une rodomontade espagnole, que nous ne pouvions le manquer, puisque c'estoit. *El mayor camino que*

*tenga el mundo*, C'est à dire, le plus grand chemin du monde.

Du costé que nous approchâmes de cette Ville, elle ne paroît pas beaucoup, mais de celuy où est le *Buen Retiro*, la veüe en est tout à fait agreable; elle n'est fermée d'aucunes murailles; les rues en sont toutes larges, mais les plus puantes du monde. Ceux qui calculent bien toutes les immondices qu'on y jette, disent que l'on les parfume tous les jours de ce qui sort de plus de cent mille Bassins. Le pavé est si rompu qu'il est encore pire que celuy de Poictiers, & les carrosses y sont si rudes, que de s'en servir en des lieux si inégaux, c'est se condamner à la rouë. Elle est d'une grandeur approchante de celle de Leiden ou d'Utrecht. Les maisons y sont extraordinairement cheres, aussi bien que toutes choses. On ne bastit que de brique & de terre, à cause qu'on n'a que peu de chaux, & que la pierre se doit tirer de sept lieuës loin, c'est à dire d'auprès l'Escorial. Une maison qui passeroit pour chetive ailleurs, se vendicy des vingt & vingt-cinq mil escus. Quand un homme bâtit on tient qu'il a beaucoup d'argent en bourse. Ceux qui ont esté dans les Gouvernemens d'outremer, à leur retour abbatent leurs maisons & font des Palais, par où l'on voit qu'ils ont esté, ou Vice-Roys de Naples, ou Gouverneurs de Milan, ou Gouverneurs de Flandres. Ainsi cette Ville qui est nou-

*Les*  
*masses*  
*excessi-*  
*vement*  
*cheres*  
*à Ma-*  
*drid.*

velle, & dont la plûpart n'a esté bastie qu'à la legere, & selon les moyens de ceux qui y vouloient habiter, s'embellit aujourd'huy, à mesure que la meilleure partie du revenu du Roy, vient à se repartir entre les mains de ceux qui l'administrent. *La plaza Mayor* est fort belle, elle est un peu plus longue que large, & à tous ses costez on voit des maisons uniformes, qui sont les plus hautes de *Madrid*. Elles sont toutes entourées de deux ou trois rangs de balcons pour servir aux spectacles des festes des Taureaux, qui sont les plus celebres ceremonies d'Espagne.

*La grande place de Madrid.*

*Festes ou courses des Taureaux.*

C'est, à ce que l'on dit, un divertissement qui est resté des Maures, & qui tient beaucoup de la Barbarie ancienne. Il est tellement au goust de la Nation, que toutes les Villes ont leur Feste de cette nature, & ne croiroient pas avoir aucun bonheur, si elles manquoient à la solemniser. Le Roy n'oseroit s'absenter de celles de Madrid, sans que le peuple en murmurast. Son Palais est à un bout de la Ville sur une hauteur presque imperceptible; du costé par où l'on y va, il a la veuë sur une petite Riviere qui passe du costé où il n'y a point de maisons, & partage une petite vallée où l'on voit quelques plantages, par où il peut aller à la *Casa del campo*, qui est un chetif bastiment de plaisance, où il n'y rien que quelques allées dans un bois. Sur ce ruisseau plûtost que Riviere Philippe II. fit bastir un pont fort grand & fort large, mais qui n'est

*Casa del campo.*

moüillé d'eau qu'en quelques arcades. Aussi crois-je qu'il a esté plûtoft fait pour passer plus commodement l'enfonceure de cette vallée, que pour servir de grand Pont à un petit ruisseau. Il n'y rien de magnifique en la maison du Roy, mais elle n'est pas non plus si chétive qu'on nous l'avoit représentée. Elle a au devant une tres-belle place, où elle ne feroit pas une laide façade, si le bastiment en estoit un peu plus haut, & si une Tour qui y manque estoit achevée. On y voit deux cours quarrées assez grandes, tous les Conseils se tiennent dans le Palais, & le Roy peut aller en chacun des lieux où ils se tiennent, par des galleries secrettes. Cela fait qu'il y a toujours grand monde & grand bruit aux heures que les dits Conseils sont assemblez. Au quartier du Roy, tout est tranquille, & personne ne remuë jusques à l'heure qu'il va à la Messe, qui est le temps auquel il le faut voir; alors on dispose ses Hallebardiers tout le long de la galerie où il doit passer; ils sont composez d'Allemans, de Bourguignons & d'Espagnols; il y en peut avoir deux ou trois cens, qui portent tous la livrée jaune avec des bandes de velours rouge. Il n'y a point d'autres Gardes. Le Roy sortant de son appartement, a devant soy le Capitaine des dites Gardes, & est suivi d'une ou deux personnes. En passant au milieu de ces Hallebardiers, il reçoit les Requestes qu'on luy presente de part & d'autre. Un jour qu'il al-

*La  
maison  
du Roy*

*Halle-  
bar-  
diers  
du Roy  
vestus  
de jaur-  
ne.*

loit à sa Chapelle, nous voulûmes entrer devant luy afin de le mieux voir ; mais l'Huissier qui estoit à la porte fit, comme un autre nous avoit fait à Ratisbone en pareille occasion, disant que les habillez de couleur ne pouvoient entrer. Il n'y a point de maison en cette Ville que je trouve plus belle que les *Prisons* *Prisons*, mais il n'y en a point où je voulusse *super-* moins habiter. C'est un bastiment massif, *bes.* long & large, dont les fenestres sont bien treillissées de bons barreaux de fer, qui semblent y estre mis autant par ornement que pour la sureté ; en effet outre qu'ils ne sont à petits quarreaux, & qu'ils sont beaucoup plus larges que ceux des grilles des Religieuses, ils sont dorez & façonnez avec art : tellement qu'on ne trouvera pas étrange que je m'y sois mépris, & que j'aye crû au commencement cette maison l'habitation de quelque Grand d'Espagne.

Tous conviennent qu'il n'y a point de Ville en Espagne, où il y ait tant de monde qu'en celle-cy, & il est aisé à le croire, puisque pour sa grandeur elle est fort bien peuplée ; apres Paris je n'en ay veu aucune où il y ait tant de carroffes ; on ne les voit attelez que de Mules, & il n'y a que le Roy & son grand *Ma-* Escuyer qui en fassent mettre plus de qua- *ri d* tre. On n'y voit autre magnificence qu'un *bien* peu de dorures aux ferrures, & au dedans *peuple.* de l'Imperiale, la plûpart de ces maisons roulantes sont couvertes de toille cirée.

D'un

D'un costé de la Ville il y a le *Prado*, qui est <sup>Le</sup> une grande allée où l'on va au Cours, & <sup>Prado.</sup> auprès duquel est un grand bastiment, mais assez bas, qui est une maison du Roy nommée le *Buen Retiro*. Le Duc d'Olivarez <sup>Le</sup> pendant son Ministère, dépensa beau- <sup>Buen</sup> coup de millions pour une piece qui n'est <sup>Retiro.</sup> pas grand' chose. Je n'en ay veu qu'une partie, & un endroit où l'on prepare une Comedie en machines qui coûtera beaucoup. Un Florentin en est l'Entrepreneur. Pour Comedies ordinaires nous avons icy deux Theatres où l'on jouë tous les jours. Les Comediens ne prennent pour eux, qu'environ un sol & demy pour personne, autant en donne-t'on pour l'Hospital, & apres pour monter aux bancs, on donne environ deux sols, qui sont pour la Ville à qui appartiennent les Theatres; pour s'asseoir il en couste sept sols de France, tellement qu'en tout la Comedie couste près de quinze sols. Quant à la composition & aux sentimens qu'on y touche, je n'en sçauois rien dire de certain, ma connoissance en la Langue n'allant pas encore si avant que j'entende la Poësie, où sont tousiours les façons de parler les plus figurées. La representation n'en vaut presque rien, car excepté quelques person- <sup>Les</sup> nages qui réussissent, tout le reste n'a l'air <sup>Es</sup> ny le genie de vray Comedien. Ils ne jouent <sup>pa</sup> pas aux flambeaux, mais en plein jour, ce <sup>gnols</sup> qui empesche que leurs Scenes ne paroissent <sup>mau-</sup> <sup>vais</sup> <sup>Com-</sup> <sup>diens.</sup>

avec éclat. Les habits des hommes ne sont ny riches, ny proportionnez aux sujets. Une Scene Romaine & Grecque, se represente avec des habits Espagnols. Toutes celles que j'ay veuës ne sont composées que de trois Actes qu'ils nomment *Fornadas*. On les commence par quelque Prologue en Musique, mais on chante si mal, que leur harmonie semble des cris de petits enfans. Aux Entr'actes il y a quelque peu de farce, quelque Ballet ou quelque intrigue particuliere, ce qui estoit souvent le plus divertissant de toute la piece. Au reste, le peuple se frappe si fort de ce divertissement, qu'à peine y peut on avoir place. Les plus honorables sont tousiours prises par avance, & c'est une marque que l'oïveté est excessive en ce pays, quisque dans Paris mesme où l'on ne joue pas tous les jours, on ne voit point tant d'empressement d'aller à la Comedie.

*De l'humeur des Espagnols. Qu'ils sont moins fiers que leur mine le monstre. En quelle estime sont les Comtes de Castiglion, Pigneranda & d'Ognate. Avantages des Grands, insolence des Artisans, Occupations du Roy, & la maniere dont il passe la vie. Austerité Espagnole. Suite des occupations du Roy. De quelle façon on presente les Requestes & Memoires à sa Majesté, & de quelle sorte elle y répond.*

## CHAPITRE VI.

**A**yant rapporté assez exactement ce qui concerne le particulier des lieux que nous avons veus, je veux dire ce que j'ay remarqué en general de l'humeur des Espagnols & de leur gouvernement. On estime cette Nation fort rogue & fort fiere, mais au fonds, elle ne l'est pas tant qu'elle le semble; sa mine trompe sans doute, & quand on la frequente, on n'y trouve point tant de gloire qu'on se l'imagine, & l'on reconnoist que c'est un vice, qui luy vient plûtoft d'une fausse Morale, que d'un temperament insolent. Elle croit que c'est grandeur d'ame, que de paroître fanfaronne en ses gestes & en ses paroles. Et le mal est, que voyant fort peu les autres Nations, elle n'a pas moyen de s'appercevoir de ce défaut qui luy vient avec le lait qu'elle succe, & le Soleil qui l'éclaire.

*Les Espagnols moins fiers, qu'ils le paroissent.*  
*Causes de la fierié Espagnole.*

Il se trouve des Espagnols si ignorans , qu'ils ne croient pas qu'il y ait d'autres terres que l'Espagne, d'autre ville que Madrid , & autre Roy que le leur. Quand je parle d'Espagnols ignorans , j'entens parler de ces bons & purs Castellans , qui n'ayant point quitté leur foyer ne sçavent si Amsterdam est aux Indes ou dans l'Europe. La Noblesse & les Grands ne sortent gueres de *Madrid* , ils ne vont à la guerre ny aux pays Estrangers , si on ne leur donne des Charges , ou si on ne les y envoie. On ne sçait ny d'avis de Gazettes , ny de nouvelles imprimées ou écrites , & je n'ay jamais esté si étonné que cette Nation que nous croyons si raffinée , que nous estimons si imperieuse , & que nous publions posséder le secret de la Monarchie universelle , & de mettre au ceps tout le reste de la Chrestienté , n'ait que peu de personnes qui puissent passer pour grandes testes , dont on tient que le Comte de *Castriglio* Viceroy de Naples , n'est pas le moindre. *Pigneranda* , *Dom Luis de Haro* , & un autre , sont ceux qui gouvernent tout. Le Comte d'*Ognate* est un grand esprit , mais suspect au Fauory , qui le tient le plus qu'il peut éloigné des affaires. Les Grands d'Espagne ne le paroissent que de loin. Je les trouve icy fort petits , & je crois que tout leur avantage consiste à se pouvoir couvrir & asseoir en presence du Roy , n'y ayant au reste point de Republique où je voye plus d'égalité qu'icy

Cet autre est  
D. Fernando  
de Contreras.  
Avantages  
des  
Grands  
d'Espagne.

qu'icy. Un Cordonier, quand il aura quitte sa Forme & son Halefne, & qu'il aura mis son épée & son poignard à son costé; à peine osterà le premier son chapeau à celuy pour qui il travailloit un moment auparavant dans sa boutique. On ne peut parler au moindre de la populace sans luy bailler tous les tires d'honneur, & entr'eux ils se traittent de *Señores Cavalleros*. Quand un gueux demande l'aumône, en la luy refusant, il faut luy faire le compliment de *Perdome Vuestra merced no tengo dineros*. c'est à dire, *pardonnez moy, Monsieur, je n'ay pas de monnoye*. Il n'y a point de Prince qui vive comme le Roy d'Espagne, toutes ses occupations sont toujours les mesmes, & marchent d'un pas si égal, que jour par jour, il sçait ce qu'il fera toute sa vie. On diroit qu'il y a quelque loy qui l'oblige à ne jamais manquer à ce qu'il a accoutumé. Ainsi les semaines, les mois, les années, & toutes les parties du jour, n'apportent aucun changement dans son train de vie, & ne luy font rien voir de nouveau. Car à son leuer, selon le jour qu'il est, il sçait quelles affaires il doit traiter, ou quels plaisirs il doit gouter. Il a ses heures pour l'Audience estrangere & du pays, & pour signer tout ce qui regarde l'expédition de ses affaires, & l'employ de ses deniers, pour ouïr Messe, & prendre ses repas. Et l'on m'a assuré que quoy qu'il arrive, il demeure fixe sur

*Insolence des Artisans.*

*Occupations du Roy, & la maniere dont il passe la vie.*

cette façon d'agir. Tous les Samedys ils s'en va à une Eglise qui est au bout du vieux *Prado*, nommée *l'Atocha*, où il a une devotion particuliere à la sainte Vierge, disant que c'est d'elle qu'il a receu de grandes faveurs, & des secours merueilleux en ses plus grandes adversitez. La France rapporte aussi à ses prieres toutes ses prosperitez, & comme celles de ces deux grands Estats sont depuis si longtemps diametralement opposées, il semble un peu incompatible que n'arrivant gueres de bonheur à l'un qui ne soit le malheur de l'autre, tous deux se vantent de l'avoir propice. Toutes les années il va au mesme temps à ses Maisons de plaifance. On dit qu'il n'ya qu'une maladie qui le puisse empêcher de se retirer à *l'Aranjuez*, au *Prado*, ou à *l'Escorial*, aux mois, qu'il a accoutumé de joiyr de l'air de la campagne. Enfin ceux qui m'ont parlé de son humeur, m'ont dit qu'elle répond à sa mine & à son port, & ceux qui l'ont approché, asfurent que quand ils luy ont parlé, ils ne luy ont jamais veu changer d'affiette, ny de posture: qu'il les recevoit, les écoutoit, & leur répondoit avec un mesme visage, n'ayant rien de mobile en tout son corps que les levres & la langue. Cette gravité naturelle ou affectée, est une partié si essentielle à la Royauté en ce pays, qu'on nous a dit qu'un jour la Reyne s'estant emportée à rire un peu trop à table, pour les postures & les discours ridicules d'un bouffon, on l'avertit que cela n'estoit

*Austerité Espagnole exercée contre la Reyne mesme.*

estoit pas feant à une Reyne d'Espagne, & qu'il  
 falloit estre plus serieuse, dequoy se trou-  
 vant surprise, estant jeune & nouvellement  
 arrivée d'Allemagne, elle leur dit qu'elle ne  
 s'en pouvoit empescher, si on ne luy ostoit  
 cet homme, & qu'on avoit tort de le luy  
 faire voir, si on ne vouloit pas qu'elle en rit.  
 Deux jours de la semaine il donne audience  
 publique, mais elle va principalement à rece-  
 voir les Requestes & Memoires de ceux qui  
 ont à luy demander quelque grace. Il ne leur  
 répond pas sur le champ, mais les fait toutes  
 porter en un endroit, où elles sont veües par  
 un Secretaire d'Etat, qui les distribue aux  
 divers Conseils, selon qu'elles touchent  
 les choses de leur objet. Apres c'est à celuy  
 qui veut estre expedié, d'aller voir aux Se-  
 cretaires quelle réponse on y a faite, mais  
 souvent ils ne l'y trouvent pas, sur tout si c'est  
 quelque prétention de payement ou de re-  
 compense; & lors qu'il a perdu toute espe-  
 rance de scavoir ce qu'est devenuë sa Reque-  
 ste, il luy est permis d'en presenter d'autres  
 tant de fois qu'il veut; mais cela y sert de peu.  
 Car le Roy n'en voit le plus souvent aucune,  
 & tout est toujours porté au mesme Conseil,  
 qui n'ayant pas dessein de le contenter, ne luy  
 fait jamais voir ny requeste, ny response, ain-  
 si il se trouvera dans la ville de *Madrid*  
 beaucoup de supplians, qui apres des années  
 entieres y perdent leur ancre & leur papier,  
 Sa Majesté a aussi des heures auxquelles elle

*Suite  
 des oc-  
 cupati-  
 ons du  
 Roy.*

*De  
 quelle  
 façon  
 on pre-  
 sente  
 les Re-  
 questes  
 & me-  
 moires  
 au Roy,  
 & de  
 quelle  
 sorte il  
 y ré-  
 pond.*

signe toutes ses expéditions d'Etat, & de ses finances. Tellement qu'il ne se fait rien, & il ne se donne pas un fol sans les ordres signez de sa main, au lieu qu'en France les Secretaires d'Etat tiennent le cachet & la signature du Roy en leur pouvoir; ce qui leur seroit un moyen de faire beaucoup de choses de leur chef, s'ils en vouloient abuser. Il est vray qu'icy, aussi bien que là, les Secretaires ne signent & ne présentent rien à signer, qui ne soit au gré du Favory ou premier Ministre. Et *Don Fernando de Contreras*, Secrétaire general, & qui avec *Pigneranda*, & *Dom Luis de Haro*, gouverne tout, ne fait rien signer que celui-cy ne l'ait approuvé, & le Roy qui s'en repose sur luy, signe tout ce qu'on luy presente sans le lire, car il n'y eut jamais de Prince plus débonnaire, & qui eust plus de confiance en ses Ministres que celui-cy, qui apres s'estre délivré du *Comte Duc*, ne vécut sans Favory qu'autant de temps qu'il s'en passa jusques à la mort de la Reyne, qui arriva bien-tost apres la disgrâce de ce premier Ministre.

*Dom Luis de Haro, heritier des biens & de la faveur de son Oncle. Estats des deux Castilles. Demandes du Roy à ces Estats. Grandes depenses qu'il fait au dedans de son Royaume. Confiscation à son profit sur des Religieux. Depense excessive pour un Pont. Raillerie sur ce Pont. Inclinations du Prince d'Espagne. Sa maladie & sa mort, imputée à la negligence de Dom Pedro d'Arragon.*

## C H A P I T R E VII.

**P**EU de temps apres le deceds de la Reyne, le Roy fit entrer dans sa *Privança*, comme l'on parle icy, le neveu du disgracié, qui aujourd'huy est le tout puissant en cette Cour. Il en est aussi un des plus riches, & comme il a recueilly toute la succession du Duc d'Olivarez, il semble qu'estant possesseur de tant de biens, il se contente de jouyr de son credit, sans se servir de ses maximes, & se rendre au mesme temps heritier de la haine qu'on luy portoit, à cause que sa politique estoit tout à fait interessée. On croit donc que le Favory ne met pas les mains dans les coffres de son Maistre, aussi est-il besoin d'en user de la sorte, car ils n'ont jamais esté tant épuisez. Outre l'argent qu'il faut au Prince de Condé & à ceux qui l'ont suivy, tous les mois & dont ils sont tres-mal payez, cette Cour

*c'est à dire Favory.*

*Dom Luis de Haro heritier des biens & de la faveur d'Olivarez son Oncle.*

est encore obligée de faire des frais extraordinaires pour la Catalogne. Elle n'y a que fort peu de monde, & elle fait un traité pour y faire venir trois ou quatre mille Walons & Allemans, dont le moindre Fantassin luy coûte six vingts escus. Elle a promis au Marquis *Serra*, qui est à cette condition retourné à Barcelonne, cent mil écus par mois, pour y maintenir l'armée, & résister aux François. On attend la Flotte des Indes, mais comme l'année passée elle n'apporta pour le compte du Roy que huit cent mil écus, on ne sçait ce qu'apportera celle cy, bien qu'on publie qu'elle sera fort riche, & qu'elle sera chargée du revenu de deux ans. Avant que le Roy partit pour *Aranjuez*, il assembla les Estats des deux Castilles, qui sont composez des deputez de vingt-deux Villes. Chaque Ville y en a deux. On appelle cela tenir *Las Cortes*. Le Roy les harangua, & leur dit que de dix millions d'or que luy donnoient ses Royaumes, il ne luy en revenoit que trois au plus, & que veu les necessitez de l'Estat, il vouloit qu'ils avisassent aux moyens de les luy faire toucher tous entiers. Que pour cét effet chaque Ville prist le soin de faire porter sa taxe dans ses coffres, qu'on supprimast beaucoup d'Officiers établis pour l'administration de ses finances, & qui luy en mangeoient la meilleure partie, & leur demanda aussi quelque augmentation. Les *Cours* s'assemblent, & travaillent encore sur cette affaire,

mais

C'est  
un no-  
ble Ge-  
nois.

Estats  
des  
deux  
Castil-  
les.

De-  
mandes  
du  
Roy.

mais on doute fort qu'elles consentent à cette suppression, parce que ce seroit ruiner beaucoup de monde, & quantité de leurs parens; quant à l'augmentation, on croit qu'elles ne jugeront pas que le peuple puisse payer plus qu'il fait, veu la misere & la pauvreté du pays. Cependant ce Prince, outre ces dix millions d'escus, ne tire presque rien de ses peuples; car de la Navarre, de l'Arragon, & du Royaume de Valence, qu'on ne joint pas aux Castilles, on ne croit pas qu'il en tire plus de deux millions.

Tout le monde connoist les dépenses auxquelles l'obligent les grandes guerres qu'il souffient, mais outre cela, il en fait au dedans qui luy consomment le plus clair de ses revenus. Ce sont diverses pensions; n'y ayant presque aucun Grand d'Espagne, Duc, Comte, Marquis, ny Chevalier, qui ne soit couché sur l'Estat; ce n'est pas pour les services qu'ils ont rendus à la guerre, mais pour ce que la plupart d'entre eux sont dans une nécessité tres grande: jusques-là qu'on n'a assuré, qu'il y en a beaucoup qui ont traité avec leurs creanciers, & qui leurs laissent toucher leur pension, moyennant une petite somme qu'ils en tirent pour s'aider à vivoter. Aussi ne compte t'on pour riches, outre les trois Favoris nommez cy-dessus, que le Duc d'Albe, le Marquis de Leganez, le Comte d'Ognate, & deux ou trois dont j'ay oublié le nom, tout le reste de la Noblesse n'a pas dequoy fournir à la

*Grandes dépenses que le Roy est obligé de faire au dedans de son Estats.*

dépense

dépense qu'elle fait. Je ne rapporte que ce qu'on m'en a dit, n'ayant pas esté assez longtemps à *Madrid*, pour m'en estre bien éclaircy. Mais quoy qu'il en soit, quand le Roy n'auroit pas à leur payer ces pensions, il en a beaucoup d'autres qui luy coustent une bonne partie de son revenu, On compte en toutes ses Armées je ne sçay combien d'Officiers reformez, à qui l'on donne leurs gages comme s'ils estoient dans le service actuel. Il est vray qu'on les paye le moins que l'on peut, & je ne sçay comme ils peuvét vivre, ayant parlé icy à un Alfier qui venoit de Portugal, & dont la paye est de douze écus par mois, qui protestoit n'en avoir pas reçu six en dix années.

*Confiscation  
faite  
sur des  
Religieux  
au profit du  
Roy.*

Il y a quelque temps que les Jesuites furent obligez de mettre dans les coffres du Roy soixante mil écus, ce qui les a fort fâché, & a refroidy le zele qu'ils avoient pour la Maison d'Autriche en ces quartiers. Ils avoient embarqué cet argent sur la flotte sans l'enregistrer, & l'affaire ayant esté découverte, on le leur confisqua selon les loix. Le Pere qui avoit esté mis à la conduite de la somme, fit que les gens du Roy ne purent la trouver, mais comme on confisqua les fonds des autres Convents, ils la presenterent, & on l'appliqua au profit du Roy, quoy que ces bons Peres allegassent qu'ils ne l'avoient fait venir que pour bastir une Eglise en Navarre au lieu d'ou est leur Saint Fondateur.

Ce Prince ne dépense rien, ny à bastir, ny en jardinages, son Palais pourroit estre orné en beaucoup de façons, & la hauteur où il est, auroit grand besoin d'une muraille, qui en forme de terrasse relevast toute cette pente, qui semble tous les jours s'affaïsser. Au bas on pourroit faire un beau jardin, d'un bois qui ne sert que de repaire à quelques lapins, & de nid à des Corneilles que Charles-Quint y fit apporter des Pays-bas. La Riviere qui passe au bas se nomme *Manganares*, elle est si petite que le nom qu'elle porte est plus long qu'elle n'est large, son lit est sablonneux, & en esté elle est si basse, qu'au mois de Juin & de Juillet, on y fait le Cours des carrosses. Le Pont ou la Chaussée sur laquelle on le passe, est longue & large, & a cousté je ne sçay combien de cent mille Ducats, & celui-là n'estoit pas sot, qui dit lors qu'on luy racontoit que Philippe II. avoit fait une telle dépense pour une si chetive Riviere, qu'il falloit vendre le Pont ou acheter de l'eau. Tant que le Comte Duc a esté en faveur il a porté le Roy à mal vivre avec sa femme Elisabet de Bourbon. l'Inclination de son Mary aidée de l'esprit seducteur de ce favory qui craignoit la vertu de cette Princesse le porta a une vie assez debauchée. On dit que pour l'enlasser davantage dans le vice il l'engagea insensiblement à une abominable creance. Il s'estoit élevé quelque secte a Madrid de quelques perdus qui se nommoient *Alumbra-*

*Dépense excessive pour un Pöt.*

*Raillerie sur la Riviere & sur son Pont.*

*dos*, c'est à dire illuminez. Ces aveugles clair voyans tachent a se flatter en leur pechez, afin de les commettre plus librement & establissoient pour dogme que l'Euangile n'estoit pas bien entendu, & que c'estoit un' erreur de croire que de ce joindre avec une femme en quelque façon que ce fut, rendit l'homme coupable devant Dieu. Cette doctrine s'accordant avec la Politique de ce mechant ministre, il en jetta quelques semences dans l'esprit de son maistre. Sur de si beaux principes il se jette dans une vie dissolüe, & non seulement il fouille sa couche, mais il attaque celle d'autruy. On raconte qu'une nuit s'estant hazardé d'entrer dans la maison d'un Seigneur qui estoit adverty qu'il en vouloit à sa femme il ne fut pas seulement chassé, mais de plus mal-mené. Car cet homme estant au guet avec un de ses amis, poussa si vigoureusement le Roy que dans la rüe ou il chammalloit l'ayant blessé au bras, & se preparant a une grande violence il auroit poussé a bout si le Comte Duc qui seul l'accompagnoit n'eust dit qui il estoit. Celuy qui estoit offensé & qui le sachant bien le vouloit ignorer traittoit la declaration du Duc de fourbe & de defaite, disant qu'ils n'eschapperoient pas par la & que leur Roy estoit un Prince trop vertueux pour vivre de la sorte. Il auroit passé plus outre si cet amy qui l'assistoit ne l'en eust empeché. Plusieurs m'ont raconté cette action & tous ajoutent que le

Roy fut fort fâché, que son favori l'eust decouvert, & qu'il se fit penser sans en avoir jamais rien dit & sans s'en estre ressenty. Le dereglement de ce Prince a duré long temps & a esté tel qu'il donnoit aussi bien sur la putain tout a fait abandonnée que sur la plus réservée. Aussi les maux qui suivent ce debordement n'ont pas respecté sa personne, & il en a souffert la plus part de ceux qui tournent en une si longue amertume le plaisir d'un moment. Chacun scait ce qu'on a publié de temps en temps touchant la fin de sa vie a cause de ses lancements. Mais peu de personnes sçavent que s'il estoit un ardent amoureux, il n'estoit pas des plus liberaux. Une courtisane a qui il ne donna que 4. pistoles, apres s'en estre servy eut la hardiesse de le voir apres quelque temps en habit de garçon & de luy dire que si autre fois il l'avoit fait appeller pour jouir d'elle, qu'a present elle venoit pour jouir de luy : & apres beaucoup de carresses l'ayant mis en humeur, elle voulut avoir le dessus : & en partant elle luy jetta une bourse de 200. pistoles disant *assy pago mis putas*. Et jamais ne le reuit & ne voulut reprendre la bourse. On tient qu'il a eu divers bastards de diverses personnes, mais que pour en couvrir l'honneur, il ne paroît que *D. Juan d'Austriche filz d'une comedienne*. Des legitimes qu'il eust, il ne luy resta que le Prince & l'Infante, tous les autres sont morts assez jeunes. Le Prin-

*Inclinations du Prince d'Espagne.* Prince estoit d'un esprit hardy, mais sanguinaire & cruel, selon les marques qu'il en avoit données. On tient que ce qui l'enleva à tant d'Estats, dont il estoit regardé comme l'unique heritier, fut que *Dom Pedro d'Arragon*, premier Gentilhomme de sa Chambre, ayant souffert qu'une nuit il couchast avec une fille de joye, il s'échauffa tant avec elle, que le lendemain il tomba malade d'une grosse fièvre. Les Medecins n'ayant pas sceu ce qui s'estoit passé, le saignerent, & ainsi affoiblissant ses forces, dont la diminution causoit son mal, avancerent sa fin. *Dom Pedro*, pour n'avoir pas empesché cet excez, ou pour ne l'avoir pas découvert aux Medecins, en a esté long-temps disgracié, & bien qu'il soit beaufrere du Favory, ne peut encore retourner à la Cour, il luy est seulement permis de demeurer en une maison à un bout de la Ville, où il ne reçoit point de visites & n'en rend point avec éclat.

*Maladie de ce Prince.*

*Et sa mort imputée à la negligence de D. Pedro.*

*Disgrace du Comte Duc d'Olivarez. Ses adresses, & ses artifices. La Reyne le détruit dans l'esprit du Roy, & le fait chasser de sa Cour. Sa mort. Pourquoi Dom Luis se contente du rang de Favory. Traits d'esprit du Duc de Villa Medina. Son amour indiscrete. Effets de cette amour. Sa mort.*

### CHAPITRE VIII.

**L**A chute du Comte Duc d'Olivarez a fait du bruit par toute l'Europe, & a montré que la faveur qui n'est fondée que sur la bienveillance du Prince, & qui ne se maintient que par l'artifice de celuy qui la possède, n'est pas de durée, comme celle qui s'appuyant sur de bons services, rend la personne nécessaire à celuy à qui elle est agreable. Aussi raconte-t'on que celuy-cy s'est conservé un temps l'esprit & l'affection du Roy par de petites adresses, qui l'ont enfin perdu. Entr'autres on m'a parlé d'une, dont il se servit pour abuser son Maistre, sur une plainte qu'on luy avoit faite que le pain estoit enchery, & avoit presque manqué à Madrid, à cause qu'il avoit pris une somme d'argent des Villages circonvoisins, pour les exempter de l'obligation qu'ils ont, d'apporter tous les jours une certaine quantité de pain au marché quelque temps qu'il fasse. La disette que causa l'avarice de ce

*Disgrace du Comte Duc d'Olivarez.*

*Ses adresses pour tromper le Roy.*

Favory, vint aux oreilles du Roy : Mais en ayant esté averty, il donna ordre, que tout le pain qui estoit en divers quartiers de la Ville, fust porté & étalé en la ruë ou devoit passer le Roy, pour se rendre à Nostre Dame d'*Atocha*. Ceux à qui il en donna la commission, s'en acquiterent si bien, que les boutiques & les bancs en parurent tous chargez. Le Roy voyant cette abondance, dit qu'il connoissoit bien par là, que ceux qui luy avoient dit que le pain manquoit, estoient des menteurs & des calomnieurs. Pour faire qu'il n'eust plus de tels avis, il donna ordre que non obstant toute exemption, les Villages apportassent tous les jours en la place publique, le pain qu'ils estoient obligez d'y voiturer ; ainsi on n'ouït plus de telles plaintes, & le Roy creut long-temps que ce qu'on luy en avoit dit, estoit une imposture de ses ennemis & de ses envieux.

*La  
Reyne  
détruit  
Olivar-  
rez, dās  
l'esprit  
du Roy,  
& le  
fait  
chasser  
de la  
Cour.*

Mais la Reyne par sa sagesse & par sa patience vint à bout d'une si grande affaire, qu'estoit celle de le ruiner dans l'esprit du Roy. Elle prit peu à peu la part au gouvernement de l'Etat, que ce jaloux ambitieux luy avoit si long-temps disputée. S'y estant accreditée, elle fit comprendre à son mary, en quel désordre étoient ses affaires, & en quel danger se trouvoit sa Couronne par la mauvaise conduite de son Favory. Elles'y prit si adroitement, qu'il fut chassé de la Cour, & qu'on commença en suite à luy faire son

procez. Celuy qui en cette rencontre étoit le plus grand Confeiller de cette Princeſſe, étoit le Comte de Caſtriglio, proche parent de celuy qu'elle entreprenoit de perdre. On eut beaucoup de peine à y faire condeſcendre le Roy : mais enfin l'Inquiſition ſ'en meſlant, & le recherchant ſur la maudite doctrine des *Alumbrados*, dont il avoit meſme imbù le Roy, peu ſ'en fallut qu'il ne luy fuſt abandonné ; mais il abrega le procez par ſa mort, qu'on croit meſme avoir eſté avancée par Poifon ; & que ſes Parens furent ceux, qui luy rendirent ce bon office, pour en poſſeder plûtoſt les biens. *Don Luis de Haro* en recueillit la milleure partie, & en a eſté ſi bien accommodé, qu'un homme m'a dit tenir de ſa bouche, qu'il avoit cent trente mil écus de revenu, & il ne faut pas ſ'étonner qu'après cela il ſe contente du rang de Favory, ou premier Miniſtre, ſans en chercher avec avarice tous les avantages qu'il en pourroit recevoir. Mais ſi par là il ne fait pas crier contre ſoy, comme ſon Oncle, il eſt d'autre part appuyé de peu de creatures, ne travaillant pas à ſ'en faire, & c'eſt ce qu'a voulu dire le Paſquin, le comparant avec ſon predeceſſeur, *Dos hombres perdieron à Eſpaña, uno por ſer malo à todos, el otro por ſer bueno à nada.*

Avant qu'il fuſt en faveur, il eſtoit dans le Caroſſe avec *Villa Mediana*, lors qu'on le tua à coups de Stillet. Ce Gentilhomme eſtoit

*Traits d'esprit du Duc de Villa Media-na.* estoit le plus galant, & le plus spirituel Courtisan de toute l'Espagne. Les Curieux racontent quantité de ses traits d'esprit; & celuy-cy ne fut pas le moindre, lors qu'entrant dans une Eglise, on luy presenta un bassin ou l'on donnoit de l'argent pour tirer des ames du Purgatoire; car ayant demandé combien il falloit, pour en délivrer une, & l'autre luy disant ce qu'il voudroit il y mit deux pistoles, & à mesme temps voulut sçavoir si elle estoit dehors, l'autre l'en assurant, il reprit ses deux pistoles, & dit qu'il suffisoit, & qu'elle n'estoit plus en danger d'y retourner, mais que ses deux pistoles couvroient grand risque de ne retourner plus dans sa bourse, s'il ne les y mettoit, & ainsi les y remit. De toutes ces gentilleses & galanteries; il n'y en a point eu, qui luy ait cousté plus que celle d'une masquarade. Il estoit devenu amoureux de la Reyne Elizabeth, & eust si peu de retenue, qu'il en donna des marques qui éclaterent & le firent juger pour temeraire & indiscret. La bonté de cette Princeesse qui aimoit les hommes d'esprit; ne sçachant rien de sa folie, faisoit qu'elle le voyoit d'assez bon œil. Cela aida à le perdre, car outre qu'il ne peut s'empescher de parler en Galant de sa Maistresse, plûtost qu'en sujet, il parut un jour masqué d'un habit tout chargé de pieces de huit avec cette devise: *mis amores son reales*. Elle fit parler tout le monde, bien qu'elle fust équi-

*A-mours de Villa Media-na.*

*Ce sont des reales ou pieces de cinquante huit sols.*

voque , par ce que l'on vit bien qu'elle mar-  
 quoit plûtoſt le haut lieu ou il amoit , que  
 l'avarice dont il s'accuſoit. La force de ſa paſ-  
 ſion le porta à faire préparer une Comedie  
 en machines , & d'y dépenſer vingt mil  
 écus ; & apres pour pouvoir embraffer la  
 Reyne , en l'enlevant au feu , il le fit met-  
 tre au theatre & brûler preſque toute la mai-  
 ſon. Un ſujet qui donne de la jaloſie à  
 ſon Maïſtre , eſt ſur le penchant de ſa ruy-  
 ne. Et celuy-cy en plein jour fut poignar-  
 dé dans ſon Carroſſe , où il eſtoit avec *Don*  
*Luis de Haro.*

*Effets  
de ſa  
violente  
paſ-  
ſion.*

*Reſle-  
xion*

*ſur les  
amours  
de Vil-  
la Me-  
dina.*

*ſa  
mort.*

---

*Les Eſpagnols ne dépenſent que pour leurs Mai-  
 ſtreſſes. Profuſion de l'Admiral de Caſtille.  
 Effronterie des Courtiſanes. Les femmes  
 d'honneur ont peu de liberté. Bon mot d'une  
 fille de joye. Hïſtoriette laſcive d'une autre  
 Courtiſane. Maniere dont ces vertueuſes vont  
 au Cours. Effets de la jaloſie exceſſive des  
 Eſpagnols. Traittement cruel des maris à  
 leurs femmes en Andaluſie. Du Cours & de  
 la façon que les gens de qualité y paroïſſent.  
 Plaiſante conſommation qui ſe fait chaque  
 ſoir dans les grands logis.*

## C H A P I T R E IX.

**Q**Uand on parle des grandes dépenſes  
 des Eſpagnols, & qu'on s'enquiert com-  
 ment

*Les Espagnols ne depensent que pour leurs Maistresses.*

*Profusion de l'Admiral de Castille.*

ment ils se ruinent, puisqu'on ne voit point trop de pompe, ny trop de luxe parmy eux, & qu'ils ne vont point dans les armées; Tous ceux qui ont vécu à *Madrid*, assurent que ce sont les femmes qui ruinent la plûpart des maisons. Il n'y a personne qui n'entretienne sa Dame, & qui ne donne dans l'amour de quelque Courtisane. Et comme il n'y en a point de plus spirituelles dans l'Europe, ny de plus effrontées, & qui entendent mieux ce maudit métier; dès qu'il y a quelqu'un qui tombe dans leurs rets elles le plument d'une belle façon. Il faut des jupes de trente pistoles, qu'on nomme des gardes pieds, des habits de prix, des pierreries, des carrosses & des meubles. Et c'est un défaut de generosité parmy cette Nation, de rien épargner pour le sexe. On assure que l'Admiral de Castille, qui n'est pas des plus accommodés, a fait donner à une seule fois à une de ces Débauchées quatrevingt mil écus. Un *Pallarvicini* de Gennes, dit qu'une inclination luy cousta, il n'y a pas longtemps, deux mil écus, & que voyant que la Carogne à qui il avoit affaire, estoit pour le mener de longue, il l'abandonna sans en avoir rien obtenu. On a quatre Festes icy ou Processions hors de la Ville, qui sont comme autant de Rendez-vous solempnels où elles essayent de paroître. Alors il faut que tous les Galants leurs fassent des presens, & s'ils s'y oublient, tout est perdu, & ils ne sont

font pas gens d'honneur ; aussi se piquent-ils entr'eux de faire paroître ces infames & en tirent gloire. Il n'y a Ville au monde, où l'on en voye plus à toutes les heures du jour ; les ruës & les promenades en sont pleines, elles vont avec des voiles noirs, & les replient sur le visage, ne se laissant qu'un œil découvert. Elles parlent au monde hardiment, & on les trouve autant impudentes que dissolües. En Italie elles ne le sont pas tant, car elles ne vont pas chercher le monde comme icy. Mais si la corruption est universelle, les maux qu'elles causent sont presque infaillibles. Cependant ces chereffes se sont entierement acquises toute la liberté de *Madrid*, car les grandes Dames & les femmes de bien, ne sortent presque point, & ne vont ny à la promenade ny au Cours ; la plûpart d'elles, ont la Messe au logis, & hors quelques visites qu'elles se rendent, elles ne se voyent point en public, & quand elles y vont, c'est presque toujourns en siege. Sans doute tout ce sexe a l'esprit joly en ces quartiers, car il ne s'exerce qu'à des douceurs qu'on nomme *requiebros*, & ne s'étudie qu'à dire de bons mots, & à trouver des pointes d'esprit. Elles n'en ont gueres d'honnestes, & l'on dit qu'il y en eut une, qui voyant peinte sur un mur leur partie honteuse avec cette inscription, *Sin bundo*, Prit aussi-tost du charbon & mit, *falta de cuerda.*

Effron-  
terie  
des  
Courti-  
sanes.

Les fē-  
mes  
d'hon-  
neur  
ont pers  
de li-  
berté, &  
cause  
de cel-  
les qui  
ne le  
sont  
pas

Bon  
mot  
d'une  
fille de  
joye.

Il n'y a rien de si frequent que les changemens que l'amour se plaist à faire dans les inclinations de ceux qu'il échauffe , il fait le plus souvent un dissipateur d'un liberal, & un liberal d'un avare. On peut assurer que s'il n'inspire pas à un homme de ne rien épargner pour les Dames , il court grand risque de n'estre qu'un vilain le reste de ses jours , & si de tous ceux qui brûlent de son beau feu , il y en a quelqu'un qui conserve encore un esprit de lesine & d'œconomie fordide , on peut dire quelque grande que soit sa naissance , qu'il est nay bassement , que ce défaut ne le quittera point , & que son infamie durera jusques au tombeau.

*Manie-*

*re dont*

*ces ver-*

*zeuses*

*vont au*

*Cours.*

*Les Es-*

*pagno-*

*les se*

*fardent*

*excessi-*

*vement.*

*Effets*

*de la*

*jalou-*

*sie ex-*

*cessive*

*des Es-*

*pagnols*

re elles ont les rideaux des Carroffes tirez , & quand elles ont un homme avec elles , on ne leur parle point , autrement , on leur dit tout ce que l'on veut ; le fard y est si commun qu'on n'en voit pas une qui n'ait le visage peint. Et elles appliquent si mal le vermillon & la ceruse , que l'un & l'autre rebuissent ceux qui les voyent. Enfin elles sont generalement laides & gastées , & se fardent autant pour couvrir leur visage à verole , que pour l'embellir.

Au reste les maris qui veulent que leurs femmes vivent bien , se rendent d'abord si absolus , qu'ils les traittent presque en esclaves , de peur qu'ils ont qu'une honneste liberté , ne les fasse emanciper au delà des loix de

de la pudicité, qui font fort peu connus, & mal observées parmy ce sexe. On m'a assuré qu'en Andaloufie, où les maris sont encore plus violens, ils les traittent comme des enfans, ou comme des servantes. Car quand ils prennent leur repas, s'ils les font approcher de la table, ce n'est pas pour y manger avec eux, mais pour les servir, & s'ils ne leur donnent pas cette permission, c'est qu'ils veulent les tenir dans un degré de sujec-  
 tion plus honneste; ils leur donnent à manger de leur table en terre, où elles sont assises sur des tapis ou sur des carreaux à la mode des Turcs. Aussi est-ce une coustume, que tant dans les Eglises qu'aux promenades, elles sont ainsi sur leurs fesses comme des garçons tailleurs; par où j'appris enfin pour quoy en quantité de maisons, au lieu de sieges je ne voyois autour des salles que deux ou trois carreaux l'un sur l'autre le long des murailles.

*Trait-  
tement  
cruel  
des mar-  
ris à  
leurs  
femmes  
en An-  
dalou-  
sie.*

On fait le Cours ou à la *Calle-mayor*, dans la ville, ou au *Prado*, près *del Retiro*, où *al Rio* au dessous du Palais. Un grand Seigneur n'y paroist guere plus que les autres, il y vient seulement avec quatre Mules à son Carrosse, & un peu plus d'Estafiers, les Pages se mettent dans le mesme Carrosse à la portiere. Ils ne sont pas vêtus de livrées, mais le plus souvent de noir. On ne voit guere de Valet-de-pied qui ait de galon de couleur, que sur les manches, & s'il y en a en

*Du  
Cours  
& de  
la fa-  
çon que  
les gens  
de qua-  
lité y  
paroif-  
sent.*

Plai-  
sante  
consom-  
mation  
qui se  
fait  
chaque  
soir  
dans les  
grands  
logis.

quelqu'autre endroit, c'est en fort peu de trains. Ceux du Roy sont toujours les plus mal couverts & les plus mal payez, à ce que l'on m'a dit. Le soir, chez quelque Seigneur que ce soit, l'on mange tout ce qu'il y a, & on brûle toutes les chandelles, & l'on confume toute l'huile & tout le sel qui y est, ou bien les valets le prennent.

*Des Grands d'Espagne. Petits avantages de leur grandeur. Il y a trois sortes de Grands. Maniere dont leurs femmes sont recuës chez la Reyne. Du droit de Mayorazgo. Que c'est un moyen aux Gentilshommes pour se moquer de leurs creanciers. Des Ordres de Chevalerie. Des divers Conseils du Roy. Du Tribunal de l'Inquisition & de son pouvoir absolu. Les Traitans en Espagne entreprennent les levées des gens de guerre. Intelligence des Cavaliers avec leurs Capitaines, pour voler les chevaux du Roy.*

Des  
Grands  
d'Es-  
pagne.  
Petits  
avan-  
tages  
de leur  
gran-  
deur.

## C H A P I T R E X.

**L**Es Grands d'Espagne sont de deux sortes, ou à vie ou à race. A ceux-là, le Roy dit, qu'ils se couvrent pour leurs personnes, & aux autres pour eux, & tous les leurs. Et c'est la seule ceremonie & difference qu'on y apporte pour faire un Grand d'Espagne, qui n'est qu'une grandeur chimérique,

que, & un peu de fumée ; car un homme n'en a pas plus de biens. Ceux qui épousent des heritieres des maisons des Grands d'Espagne, qui l'ont esté faits à race, le deviennent par leurs femmes.

C'est ce que j'ay appris touchant les Grands *Trois* mais je trouve dans les Livres Espagnols, *sortes* qu'il y en a de trois sortes, les uns auxquels le Roy commande de se couvrir avant qu'ils *de* luy parlent ; les autres après luy avoir parlé, & avant qu'il leur réponde, & les derniers qui ne se couvrent qu'après luy avoir parlé, & qu'il leur a repondu. *Grands.* Quand le Roy fait un Duc, il est Grand, de la façon que la consequence est bonne, il est Duc, doncques, il est Grand, mais non pas il est Grand, doncques il est Duc, parce qu'il y a quantité de Grands qui ne sont que Comtes ou Marquis. A leurs femmes, *Manière* *se les da el almohada en el estrado de la Reina* *dont les* *y las recibe levantada.* C'est à dire, que la *femmes* *de* *Reyne* les reçoit debout, & qu'elle leur donne le carreau. Le Roy les traite de Princes, *en las cartas cedula y provisiones reales.* *grands* *son* *reciues* *chez* *la Reyna.* En la Chappelle du Roy ils s'affient sur un banc que l'on nomme, *el vanco de los Grandes.* *ne.* *no por antiguedad sino como cada uno llega, y halla el lugar desocupado.* On les traite des *enoria*, par la Pragmatique de Philippe II. C'est presque tout l'avantage qu'ils ont par dessus le reste des Gentils-hommes, qui sont exempts, aussi bien qu'eux, de toute imposition & de tout

tout tribut , horsmis quand il s'agit du bien  
 commun , mais en ces guerres par cette rai-  
 son , on les a si fort chargez , qu'ils payent  
 presque la moitié de leurs revenus feodaux.  
 Ils ne sont obligez à aucun logement , que  
 quand la Cour marche ; mais à parler en ge-  
 neral de toute la Noblesse d'Espagne , elle à  
 un beau droit, si au moins il luy est bien con-  
 servé , c'est que pour endetée qu'elle soit , on  
 ne peut luy saisir que le revenu de son bien ,  
 parce qu'il est tout en *Mayorazgo* , c'est à  
 dire , comme je croy , en Fideicommis ,  
 mais avec cet avantage de plus , que les  
 creanciers arrestant les revenus , les Juges  
 ordonnent que le Gentilhomme ayant tant  
 de valets , de chevaux , de carroffes , & de  
 train , jouyra d'une pension capable de le  
 nourrir , & entretenir selon son rang , &  
 quand il devoit cinquante mil écus de ren-  
 te , & qu'il n'en auroit que trente , ses crean-  
 ciers ne peuvent pretendre , que ce qui restera  
 de ce qu'on luy ordonnera pour son entre-  
 tien. On trouve icy peu de Chevaliers de  
 l'Ordre de la Toison , la plûpart ne recher-  
 chant pas cét honneur , parce qu'il est diffi-  
 cile de l'acquérir , & qu'il est sans profit. On  
 l'a envoyé depuis peu à l'Archiduc Leopold ,  
 à present fils aîné de l'Empereur Ferdi-  
 nand III. par la mort de son frere Roy des  
 Romains. Les Ordres les plus communs sont  
*Calatrava* , qui porte une rose rouge sur le  
 manteau, *Alcantara* une verte, & *Santiago* une  
 épée

Droit  
 de Ma-  
 yoraz-  
 go.

Bõ ma-  
 yoraz-  
 go.

Bõ ma-  
 yoraz-  
 go.

Bõ ma-  
 yoraz-  
 go.

épée rouge, ou une flèche, tous sont presque de mesme dignité & de rang. Les Chevaliers n'en ont autre profit, que quelques Commanderies qu'ils peuvent obtenir de temps en temps, par la faveur du Roy; depuis que devant *Lerida*, il perit bon nombre de ces Chevaliers, on n'en conte que dixhuit cent en tous les trois Ordres, au lieu qu'on dit qu'auparavant, il s'en trouvoit plus de quatre mille. *Alcantara* est le plus estimé, aussi pour l'obtenir, il faut prouver devant le Conseil des Ordres, qu'on est noble de quatre races; aux autres il ne le faut estre que de deux.

Ordre  
de Ca-  
latra-  
va,  
d'Al-  
cantara,  
de San-  
tiago

Dans la seconde cour du Palais, il y à plusieurs Chambres pour divers Conseils. Celuy d'Estat se tient sous l'appartement du Roy, où l'on traite du bien general de tous ses Estats; celuy de guerre s'y assemble aussi, où l'on delibere des moyens de la bien executer, apres que dans celuy d'Estat elle a esté resoluë; à costé est le Conseil de Castille qu'ils nomment *Real*, & qui est de grande importance, y ayant dix-sept Conseillers, & un President, beaucoup d'affaires des autres Conseils luy passent par les mains, & sur tout de celuy des Indes, à cause des grands interests qu'y ont les peuples des deux Castilles. Il y en a un pour l'Arragon, l'Italie y a le sien, & la Flandre aussi. Celuy des Indes se tient en un autre endroit, aussi bien que celuy des Finances, qu'ils nomment

Divers  
Conseils  
du  
Roy.

de la *Hazienda*, un autre, de *las ordenes*, qui trait des affaires des Ordres de Chevalerie, & juge des preuves de Noblesse de ceux qui les pretendent, se tient au mesme lieu que ces deux derniers. De tous ceux-cy, il n'y en a pas un qui ne soit dans l'enceinte du Palais. Celuy de l'Inquisition a son Tribunal dans la maison du President du Saint Office. Celuy de la *Cruzada*, qui traite des dispenses pour manger de la viande le Samedi, & de semblables revenus, que le Roy touche par l'octroy des Papes, se tient chez le President. Il n'y en a point qui pretende estre si absolu, que celuy de l'Inquisition. On m'a assuré qu'il n'est pas toujours au pouvoir des Rois d'entirer ceux qui y font deferez, & bien que cette Jurisdiction soit emanée du Pape, il s'est trouvé des conjonctures où elle n'a point eu d'égard à ses Ordres. Elle ne s'étend pas seulement sur ceux qui en la Religion choquent les sentimens de l'Eglise, mais de plus c'est une rude medecine, pour ceux de qui le temperament ne plaist pas à l'Estat, & on les fait depecher sans qu'il s'en fasse bruit comme on le vouloit faire ressentir à *Antonio Perés*, & que le Duc d'*Olivarez* estoit en danger de l'experimenter, s'il ne fust mort. Tout ce qui se resout en ces divers Conseils, avant qu'il s'execute, passe par ceuly d'Estat, pour voir s'il n'y a rien qui soit contraire au bien general de tous les membres de la Couronne.

Tribunal de l'Inquisition,

Tout voir absolu de l'Inquisition.

Le matin, à cause que tous les Conseils s'assemblent au Palais, on y voit beaucoup de monde, mais ce n'est qu'aux deux basses Cours; les personnes d'affaires & ceux qui ont des prétentions, ou comme l'on parle icy, qui y font *para pretensiones*, s'y rendent pour les y poursuivre. On y voit entr'autres quantité de Traittans pour les levées de Soldats, qui y sollicitent leur payement. Quand on veut monter de la Cavalerie, on mene tous les chevaux à la grande place, qui est au devant du Palais, & on leur coupe à chacun une oreille. Par là, ils sont marquez comme chevaux appartenans au Roy & si le Cavalier à qui on donne un de ces chevaux le vend; ou qu'autrement on le trouve entre les mains de quelqu'un, qui ne serve point le Roy, on peut le luy faire saisir & enlever sans autre forme de procez. Il est vray que le Cavalier luy en coupe encore une autre, & quel'ayant rendu parfait courtaut, s'en accommode avec son Capitaine, qui pour quelques piastres, luy fait deposer devant le Commissaire qu'il est mort; apres quoy l'Officier qui l'a dans son escurie, le vend; & c'est en ce temps l'un des plus grands profits que font les Capitaines de Cavalerie en Catalogne, à ce que m'en a dit un Capitaine, qui venoit d'y servir.

*Les  
Trai-  
tans*

*font les  
levées  
des gens  
de gu-  
erre.*

*Intel-  
ligence  
des Ca-  
valiers  
avec  
leurs  
Capi-  
taines,*

*pour  
voler  
les che-  
vaux  
du  
Roy.*

*Qu'il est difficile aux Espagnols de conserver des troupes en Catalogne. La guerre leur est tres-sensible dans cette Province. La découverte des Indes, & l'expulsion des Maures ruineuses à l'Espagne. Philippes II. détruisit l'autorité des Nobles. Coup de politique raffinée de ce Roy, pour achever d'abatre leur puissance. Emplois éloignez & manimens des finances recherchez par les gens de qualité. Richesses craintives. Thresors hardis. Taxe des aisez à Madrid, levée avec rigueur. Le Comte de Peñeranda puissant en biens. Cherté du vin aux Indes. Pourquoi il est deffendu d'y planter des vignes. Deperissement du commerce des Indes. Raison de ce deperissement. Moyens dont les Marchands se servent pour frustrer le Roy de ses droits sur l'or & l'argent qui en vient.*

## C H A P I T R E X I.

**O**N a beaucoup de peine non seulement d'assembler du monde pour la Catalogne, mais encore de l'y conserver quand on l'y a mené. Comme c'est un pays où les Soldats pâtissent beaucoup, deux inconveniens font qu'ils n'y subsistent guere, l'un qu'il y perissent bien-tost, & sur tout, les Walons, Flamans, & Allemans. L'autre qu'ils n'y font pas si-tost, qu'ils se débandent & taschent de se sauver, sur tout les Castil-

lans

*Qu'il est difficile aux Espagnols de conserver des troupes en Catalogne.*